



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

PROGRÈS
DES
ALLEMANDS.

3. 1. 19 0 7 1 0

1910

1. 1. 19 19 10

1910

PROGRÈS DES ALLEMANDS,

*Dans les Sciences, les Belles-Lettres &
les Arts, particulièrement dans la
Poésie, l'Eloquence & le Théâtre.*

PAR M. LE BARON DE BIELFELD.

- - - *Sua nomina cuique.*

MANIL.

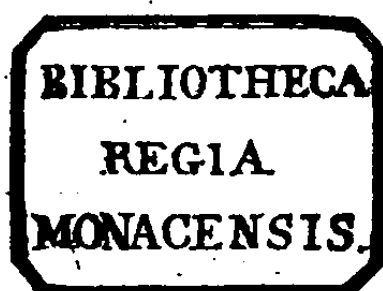
Troisième Edition, revue & considérablement augmentée.

R



A LEYDE, & se vend à LEIPSICK, en Foire,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Fils, Libraire à Liege,

M. DCC. LXVIII.



LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
ZOOLOGY
OF THE
CITY OF MUNICH

v

A
L'ACADÉMIE ROYALE
DES
SCIENCES
ET DES
BELLES-LETTRES
DE BERLIN.

MESSIEURS,

Je suis infiniment flatté de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre parmi vous, dès la renaissance de l'Académie. Ma reconnaissance s'étoit renfermée jusqu'ici dans les bornes d'une admiration muette. Je souhaitois de pouvoir vous témoigner publiquement, combien m'étoit chère la prérogative d'appartenir à votre illustre Corps, & quel étoit le zèle qui m'animoit pour sa gloire. Si j'ai différé jus-

vj D É D I C A C E.

qu'à présent de vous en faire un aveu formel, c'est que les maximes & les usages de l'Académie n'admettent guere d'autres discours, que ceux qui ont pour objet un utile examen de quelque partie des Sciences ou des Belles-Lettres. Le sentiment de mon insuffisance m'a fait quitter la plume, aussi souvent que je l'avois prise. J'ai conçu qu'il étoit impossible de vous rien donner, mais qu'il falloit prendre chez vous tout ce qui pouvoit être digne de paroître en public; & je crains bien de n'avoir pas puisé assez long-temps. Enfin, les mouvements de mon zele l'ont emporté sur toutes les considérations qui devoient me retenir, & j'ose aujourd'hui soumettre à vos lumieres quelques reflexions sur les Progrès des Lettres & des Arts en Allemagne.

Je me croirois trop heureux, Messieurs, si ce premier essai pouvoit avoir le bonheur de vous plaire : mais je ne puis l'espérer, si vous ne daignez vous relâcher de cette scrupuleuse sévérité, que chacun de vous porte sur ses propres ouvrages, toutes les fois que vous venez accumuler par vos écrits ce trésor d'érudition en tout genre de littérature, dont l'Académie est dépositaire. Souvenez-vous, Messieurs, que plus vous êtes maîtres de l'art, plus j'ai droit d'attendre de vous de l'indulgence & de l'encouragement.

A V E R T I S S E M E N T

S U R C E T T E

T R O I S I E M E É D I T I O N .

L'Accueil favorable dont le Public a daigné honorer ce petit Ouvrage, & le débit rapide des deux premières Editions, m'engagent à en donner une troisième. Mon dessein étoit d'abord de faire un choix des plus célèbres Poètes & Orateurs Allemands, de traduire leurs meilleures Pièces, & d'en former une collection complète, sous le titre de *Parnasse Allemand*. C'eût été le plus riche monument que j'aurois pu ériger à ma Patrie, si mes foibles Traductions avoient pu répondre à la beauté des Originaux. Mais n'osant m'en flatter, & me trouvant occupé d'ailleurs, dans ma retraite champêtre, à divers Ouvrages de longue haleine, qui exigent toute mon application, je me suis contenté de parfaire tout le corps de ce Traité de corrections & d'augmentations utiles, que les remarques de plusieurs Amis & de quelques Journalistes judicieux ont rendues nécessaires. Je puis dire à cet égard avec

viii A V E R T I S S E M E N T.

M. Rousseau : “ Rien ne me coûte moins
„ que l’aveu de mes fautes , persuadé que
„ les plus habiles se sont instruits par les
„ leurs , & qu’un Homme sage , ni un bon
„ Ecrivain , n’ont jamais été l’ouvrage d’un
„ jour , *Magister hodiernus , hesternus error.* „

Il s’en faut néanmoins de beaucoup que
j’aie corrigé tout ce que l’on a trouvé de
défectueux dans ce petit Traité. Le meil-
leur Livre fondroit à l’ardeur de la criti-
que , si l’on vouloit en retrancher tout ce
que les Archivaires du Parnasse croient y
remarquer de repréhensible ; mais , par bon-
heur , leur jugement n’est pas sans appel.
Etant obligés d’être universels par état ,
ils ont rarement aussi bien étudié chaque
matière en particulier , que l’Auteur qui la
traite , & celui-ci doit être aussi éloigné
d’une timide facilité à suivre tous les avis
qu’on lui donne , que d’un orgueilleux en-
têtement pour ses idées. ●

J’y ai ajouté encore quelques Pièces choi-
sies de notre fameux Poëte Gunther , plu-
sieurs Epigrammes de Wernicke , les Poé-
sies de Madame Karschin , deux Tragédies ,
le Codrus de M. le Baron de Kronegk &
Miss Sara Sampson de M. Lessing , & deux
Comédies , les Sœurs amies de M. Gellert , &
le Triomphe des bonnes femmes de M. Elie

Schlœgel. Je ne fais si le choix que j'en ai fait, sera approuvé par tous mes Compatriotes. Il y en a peut-être de plus belles & de plus nouvelles sur notre Théâtre que je ne connois point. Les goûts sont différents à cet égard comme à bien d'autres. J'ai pris celles que j'avois sous ma main, & je les ai crues propres à remplir mon but.

Comme je n'aime point à m'attribuer un honneur qui ne m'est pas dû, je dois avertir mes Lecteurs, que le Triomphe des bonnes femmes a été traduit par un homme du monde, aimable & spirituel, & les Sœurs amies par une jeune Demoiselle de Hambourg, qui est allée à Paris fournir la meilleure preuve de la Thèse générale que j'ose avancer dans cet Ouvrage.

J'ose inviter les Amateurs des beaux Arts & des Lettres, qui possèdent les deux Langues, à poursuivre & à remplir mon idée. La difficulté n'en sera pas si grande qu'elle le paroît au premier abord. Il ne faut que de l'application. Notre Allemagne nourrit dans son sein un grand nombre de François, dont les aïeux se sont retirés de leur Patrie, pour cause de Religion, sous le règne du Roi Louis XIV. Ils transporterent alors leurs foyers, leurs pénates, leurs temples, leur langage, leurs mœurs & leur in-

x A V E R T I S S E M E N T.

duſtrie chez nous. Leurs deſcendants, nés au centre de la Germanie, apprennent aujourd'hui de leurs peres & de leurs Pasteurs la Langue Françoisé, & l'Allemande de leurs Concitoyens. L'accueil que ces réfugiés ont rencontré en Allemagne, ſemble les engager à quelque reconnoiſſance, & ce ſera ſ'acquitter honorablement d'une eſpece de dette, ſ'ils veulent bien faire connoître aux nations étrangères le génie qu'ils ont rencontré dans leur nouvelle Patrie. Notre Langue, comme la plupart des autres de l'Europe, n'eſt généralement faite que pour une ſeule nation. Haller n'eſt preſque lu que par des Allemands, comme Milton, le Taſſé & le Camoëns ne ſont lus que par des Anglois, des Italiens & des Portugais. La dépenſe d'eſprit, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eſt trop grande pour le fruit qu'elle rapporte; au-lieu que le François étant devenu preſque univerſel, un bon Ouvrage écrit ou traduit en cette Langue, trouve des Lecteurs chez toutes les nations, la gloire de l'Auteur ſ'étend juſqu'aux extrémités du monde.

Je ſuis fort éloigné de croire que j'aie épuisé la matiere que je traite dans ce petit Effai. Je n'ai donné que de ſimples Fragments de quelques-uns de nos meilleurs

Poètes. Ceux qui voudront travailler après moi, pourront les traduire en entier, & y ajouter les Poésies de Besser, Pietsch, Richey, Rammler, Zacharie, la belle Collection des Poètes de la Basse-Saxe de Weichmann, les meilleurs Poètes Suisses, les Fables charmantes de Lichtwehr, dont j'aurois donné quelques échantillons si je les avois connues plutôt, le beau Panégyrique de Maurice de Saxe, par Weifs, & quantité d'autres Ouvrages excellents. Ils rendront, je pense, un service signalé à la République des Lettres, & leur nom passera à l'immortalité de pair avec celui de leurs Auteurs.

Au reste, en élevant ce petit monument au génie des Germains, mon intention n'est nullement de déprimer celui des autres nations. Mon esprit n'est atteint d'aucune prévention nationale : c'est au contraire celle des autres que je voudrois guérir. La République des Lettres (comme je le remarque dans le corps de l'Ouvrage, & comme je ne puis assez le répéter) est répandue sur la surface de toute la terre ; aucun peuple n'en est exclus, & je ne cherche qu'à faire assigner aux Allemands la place qu'ils ont droit d'y occuper. Mais je dois les avertir en même-temps que cette République universelle a son temple & son sanctuaire,

dans lequel on n'est introduit que par le bon goût. Si mes Compatriotes se détournent du chemin qui leur est tracé par les grands hommes que je leur propose ici pour guides, je crains qu'ils ne s'écartent de la vraie route, & il est bon de les avertir de quelques écueils dont ils s'approchent de trop près.

Le premier de ces écueils, est la grande manie des *Traductions*. Il ne paroît aujourd'hui dans le monde, & sur-tout en France, nul ouvrage, bon, médiocre ou mauvais, dont il ne paroisse au bout de quelques mois une Version Allemande. On n'attend pas que le sort d'un livre soit fixé par l'approbation ou la critique des Connoisseurs, l'avidité souvent imprudente des Libraires, le désœuvrement de quantité d'esprits médiocres, la commodité enfin de se rendre Auteur à la faveur des pensées d'autrui, tout cela engendre d'abord des Traducteurs. D'un autre côté, trop de plumes qui pourroient faire beaucoup mieux, sont occupées à traduire. Il en résulte encore un très-grand inconvénient pour notre Langue qui s'abâtardit par-là. Plusieurs de ces truchemens suivent trop servilement le langage de leurs Originaux, & parlent François avec des mots Allemands. Tous leurs

tours, toutes leurs phrases, tout l'esprit du style, tout cela est François, il n'y a dans leurs Traductions que les noms & les verbes détachés qui soient Allemands, & si cela continue, notre belle Langue mere va dégénérer incessamment en jargon.

Le second écueil est le choix des matieres qu'on entreprend lorsqu'on veut écrire un Livre original. Il y a quelques nations, qui, avec beaucoup d'esprit, ne sont pas trop heureuses à cet égard. Toutes les fois que je lis un Journal étranger, & que je viens, par exemple, à l'article d'Espagne, je me sens revolté de n'y trouver d'annoncé que la vie de quelque Sainte ou de quelque Saint, l'Histoire d'un Ordre Religieux, d'un simple Monastère, le Panegyrique de tel ou tel Bienheureux, des Homélies, des Livres de controverse, & cent miseres pareilles. Il est déplorable qu'une nation qui pourroit faire si bien, s'occupe de semblables objets. L'article d'Allemagne n'est pas non plus toujours aussi intéressant que je le desirerois. Il y regne à mon gré souvent encore trop de pédantisme, quoique je ne sois pas aussi ennemi du pédantisme raisonnable que de la frivolité, comme on le verra dans le corps de cet Ouvrage.

Le troisieme écueil enfin que je veux in-

diquer, ne regarde que les jeunes Poètes Allemands. Il s'est introduit depuis peu chez nous un goût bien bizarre pour les Vers hexamètres non rimés. On se sert d'un style empoulé, obscur, énigmatique, pour les rendre supportables. L'art du grand Ecrivain, soit en Poésie, soit en Prose, fut toujours d'exprimer de belles pensées dans un langage clair & intelligible. La facilité que trouvent beaucoup de génies du second ordre à fabriquer ces sortes de vers hexamètres en fait regorger nos Librairies.

Cependant, comme je ne m'apperois point que nos Poètes de réputation en fissent un trop fréquent usage, que le premier qui les a mis en vogue est un homme de mérite, dont j'estime d'ailleurs les talents, & que cet ouvrage-ci est plutôt destiné à faire l'éloge que la censure des Allemands, je me contente d'effleurer simplement cette matière; mais l'intérêt que je prends à la gloire littéraire de mes Compatriotes, m'engagera peut-être à donner un jour un petit Traité, dans lequel je l'examinerai plus à fond sur les règles de la saine Critique. Puissent mes efforts contribuer à former le goût de notre Jeunesse studieuse!

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

DEDICACE à l'Académie Royale des
Sciences & des Belles Lettres. Page v

AVERTISSEMENT sur cette troisieme Edi-
tion. vij

CHAPITRE I. 1°. Réflexions généra-
les. 2°. Des Traductions. 3°. De la
Langue Allemande. 4°. Des Acadé-
mies Allemandes. 5°. Du Pédan-
tisme. 6°. Du goût. Page 1

CHAP. II. 1°. Des Auteurs Allemands
pour les Sciences supérieures. 2°. Des
Historiens. 3°. Des Critiques. 4°. Des
Artistes. 15

CHAP. III. Des Inventions & des Dé-
couvertes des Allemands. 37

CHAP. IV. Des Anciens Poètes qui
ont précédé Opitz. 57

XVj TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. V. <i>Opitz.</i>	75
CHAP. VI. <i>Le Baron de Canitz.</i>	107
CHAP. VII. <i>Gunther.</i>	124
CHAP. VIII. <i>M. de Haller.</i>	154
CHAP. IX. <i>M. de Hagedorn.</i>	180
CHAP. X. <i>M. Gellert.</i>	189
CHAP. XI. <i>M. Gleim.</i>	195
CHAP. XII. <i>M. de Derschau & M. Wernicke.</i>	200
CHAP. XIII. <i>Madame Karschin.</i>	213
CHAP. XIV. <i>Du Théâtre Allemand en général.</i>	236
CHAP. XV. <i>Miss Sara Sampson.</i>	291
CHAP. XVI. <i>Codrus.</i>	363
CHAP. XVII. <i>Les Sœurs Amies.</i>	440
CHAP. XVIII. <i>Le Triomphe des bonnes Femmes.</i>	545
CHAP. XIX. <i>De l'Eloquence des Allemands.</i>	666
CHAP. XX. <i>Conclusion.</i>	695

A V I S A U R E L I E U R.

La Carte doit être placée à la fin;

PRO-



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

Tel est *le Timoléon* de M. *Behrmann*, si l'on peut juger du mérite de cette piece par les extraits que je viens d'en donner. Il est vrai qu'elle aura peu de suffrages, si on veut la mettre en parallele avec les chefs-d'œuvres que nous avons au Théâtre François, & comparer une prose simple, comme la mienne, à la belle Poésie qui regne dans les Tragédies Françaises; mais si l'on daigne considérer, que *le Timoléon* dans son original est rempli de très-beaux vers, qu'il m'a été impossible de rendre dans toute leur force, & que d'ailleurs c'est le premier coup d'essai du tragique en Allemagne, on conviendra qu'on est fondé à espérer de plus grands succès, & qu'une nation qui n'auroit jamais eu de Tragédies dans sa Langue, auroit été également surprise, & charmée de voir une piece comme celle-ci paroître pour la premiere fois sur la Scene.

Ce fut en l'année 1752, que je publiai la premiere édition de cet Ouvrage. Je ne connoissois point alors la Tragédie de *Schlagel*, intitulée *Canut*, Roi de Danemarck; & j'avoue ingénument, qu'après l'avoir lue, j'ai eu quelque regret de ne pas l'avoir préférée pour la faire connoître, par une traduction, à mes Lecteurs dans les pays étrangers. Depuis ce temps, plusieurs beaux Esprits Allemands se sont évertués à enrichir notre Théâtre par quelques Tragédies & Comédies, qui peuvent faire honneur à leur nom, ainsi qu'à notre nation. On n'attendra point, j'espere, que j'en donne la liste, & encore moins les Analyses ou les Traductions. Ce seroit m'engager dans un travail immense, & étendre cet Ouvrage au-delà de ses bornes naturelles. Cependant, pour satisfaire la curiosité de ceux qui aimeront à voir les progrès de la Scene Allemande, depuis environ dix ans, j'ajouterai encore ici: 1^o. l'extrait d'une Tragédie bourgeoise, que nous devons à M. *Lessing*, & qui a eu sur notre Théâtre tout le succès qu'elle mérite. C'est *Miss Sara Samp-*

son. 2^o. La Traduction de *Codrus* de feu M. le Baron de Kronegk, jeune Gentilhomme, que la mort a ravi trop tôt au monde & aux lettres. 3^e. *Les Sœurs Amies*, Comédie du genre touchant, composée par M. le Professeur Gellert, & traduite par une Demoiselle de Hambourg, de mes amies, dont on reconnoîtra le goût & les talents, par les graces qu'elle a répandues sur cette Version. Enfin 4^o. *Le Triomphe des bonnes femmes*, Comédie pleine de feu, de vivacité & d'esprit, dont M. Schloegen est l'Auteur, & qui a cherché à y imiter le goût de M. Néricault Desfontaines. Ces quatre Pièces occuperont les quatre Chapitres suivans, & pourront faire juger des progrès que la Scene Allemande fait tous les jours.

CHAPITRE XV.

Sara Sampson, Tragédie Bourgeoise en cinq Actes.

QUOIQ'ON voie ici une Pièce originale de M. Lessing, Auteur Allemand, qui s'est fait connoître par beaucoup d'ouvrages très-estimés, il semble cependant que le Sujet en soit pris ou imité des Romans Anglois, & que l'esprit, aussi-bien que le goût de cette Nation, y domine. On y trouve beaucoup de cette vivacité, de cette ame que les Anglois nomment *Humor*, beaucoup de naturel, de force & d'esprit. L'Auteur a osé s'affranchir des entraves de l'unité scrupuleuse du lieu, pour ne pas enfermer son action entre quatre murailles, si je puis m'exprimer ainsi, & pour la rendre peut-être par-là plus naturelle & plus vraisemblable, que si tous les person-nages eussent été amenés par force au même endroit, comme devant un Tribunal, pour y conter leurs raisons. Il regne d'ailleurs un grand intérêt dans cette pièce, il y a peu de

récits, tout y est mis en action, tout est plein de feu. C'est ce qui se fait sentir beaucoup plus encore à la représentation, qu'à la lecture, ou que dans une simple Analyse. Je ne disconviendrai pas cependant que cette piece ne me paroisse pas un peu trop tragique. Il est si facile de passer en pareil cas les bornes de la *terreur* ou de la *pitié*, qui sont les seuls sentimens que l'Auteur Tragique devoit chercher à exciter. En allant au-delà, on revolte le Spectacle au-lieu de l'attendrir. Les Anglois ne me paroissent pas avoir encore assez bien compris, qu'il ne faut pas tout peindre, & qu'un tableau, fait pour le plaisir, ne doit jamais représenter des objets dégoûtants. Il n'a pas fallu d'ailleurs un art médiocre pour produire sur la Scene deux femmes, dont Mellefont avoit abusé, sans choquer, par les situations qui naissent de ce commerce criminel, la délicatesse de ces Spectateurs, qui proscrivent avec raison du Théâtre tout ce qui pourroit blesser la décence & la pureté des mœurs. Au reste, mon dessein n'est pas de prévenir le jugement de mes Lecteurs, par mes réflexions : qu'ils jugent eux-mêmes du mérite de la piece, par l'exposé que je vais en faire.

Noms des Acteurs.

Le Chevalier Sampson.

Mademoiselle Sara, *sa fille.*

Mellefont.

Marwood, *autrefois aimée de Mellefont.*

Arabelle, *jeune enfant, & fille de la Marwood.*

Waitwell, *ancien Domestique du Chevalier Sampson.*

Norton, *Domestique de Mellefont.*

Betty, *fille de Chambre de Sara.*

Anne, *fille de Chambre de la Marwood.*

L'Hôte, & quelques personnages muets.

ACTE I.

SCENE I. (*)

Le Chevalier Sampson, Waitwell, tous deux en habits de voyage.

Sampson.

Ma fille ici ? Quoi, dans ce mauvais cabaret ?

Waitwell.

Mellefont aura sans doute choisi la plus mauvaise Auberge du lieu, pour y établir son domicile. Les méchants cherchent toujours l'obscurité, parce qu'ils sont méchants. Mais que leur sert-il de se cacher à l'Univers entier ? La conscience fait plus qu'un monde qui nous accuse Quoi ? vous pleurez de nouveau, Monsieur, Monsieur !

Sampson.

Laisse-moi pleurer, mon pauvre Waitwell. Ne crois-tu pas qu'elle mérite mes larmes ?

Waitwell.

Ah, si ! elle les mérite ! Et quand ce feroient des larmes de sang !

Sampson.

Laisse-moi donc.

Waitwell.

Faut-il que l'enfant le plus beau, le plus aimable, le plus innocent qu'il y ait sous le Soleil, soit ainsi séduit ! Ah, Sara, Sara ! Je l'ai vu croître ; je l'ai

(*) La Scene est dans une Salle de l'Hôtellerie.

eu cent fois sur mes bras. Cent fois sur ces bras, j'ai admiré son sourire gracieux, son bégaiement. Chacune de ses mines enfantines annonçoient l'aurore d'un esprit, d'une douceur....

Sampson.

Ah, tais-toi ! Le présent ne déchire-t-il pas assez mon cœur ? Veux-tu irriter encore plus mon tourment, par le souvenir de ma félicité passée ? Change de langage, si tu veux me rendre service. Blâme-moi ; fais-moi un crime de l'excès de ma tendresse ; exagère la faute de ma fille ; remplis-moi d'horreur pour elle, si tu peux ; allume de nouveau ma vengeance contre son maudit Séducteur ; dis que Sara ne fut jamais vertueuse, parce qu'elle a trop facilement cessé de l'être ; dis qu'elle ne m'aima jamais, parce qu'elle m'a quitté secrètement !

Waitwell.

Si je disois cela, je dirois un mensonge atroce. Je m'en souviendrais au lit de ma mort, & moi, vieux scélérat, je mourrai dans le désespoir.... Non, Sara a aimé son père, & l'aime encore. Pourvu que vous vouliez en être persuadé, Monsieur, je la reverrai encore aujourd'hui entre vos bras.

Sampson.

Oui, Waitwell, c'est de cela seul que je cherche à me convaincre. Je ne saurois me passer plus long-temps d'elle. Elle fait l'appui de ma vieillesse ; & si ce n'est pas elle qui adoucit les tristes restes de ma vie, qui fera-ce ? Si elle m'aime encore, sa faute est oubliée. C'étoit la faute d'une fille tendre, & sa fuite n'est que l'effet de son repentir. De pareils égarements valent mieux que des vertus forcées.... Mais je le sens, Waitwell, je le sens ; quand même ces égarements seroient des crimes réels, des vices effectifs, ah ! je lui par-

donnerois néanmoins. Je préférerois d'être aimé d'une fille vicieuse, à n'être pas aimé du tout.

Waitwell.

Effuyez vos larmes, Monsieur; j'entends venir quelqu'un. Ce sera l'Hôte, pour nous recevoir.

SCENE II.

L'Hôte, après les premiers compliments, avoue qu'il y a depuis quelques semaines dans sa maison, un Etranger avec sa jeune femme. Il dit qu'il la croit enlevée, qu'il ignore son nom, mais que cette aimable personne reste toute la journée enfermée dans sa chambre, & ne fait que pleurer. Ce récit attendrit Sampson, qui engage l'Hôte à le conduire dans l'appartement de l'inconnue. Les Acteurs sortent.

SCENE III.

La toile du milieu se leve, & l'on voit la Chambre de Mellefont, qui y est assis dans un fauteuil & en déshabillé. Il se plaint d'avoir encore passé une nuit dans une agitation cruelle. Il appelle son valet Norton, & lui ordonne de l'habiller. Il lui dit : oh ! ne me fais pas la grimace, plains-moi plutôt.... Moi, vous plaindre ! répond Norton, je fais mieux placer ma compassion. Et dans le reste du Dialogue, il lui reproche fort adroitement son genre de vie dissolu, la mauvaise compagnie qu'il a fréquentée, la dissipation de ses biens, & sur-tout son commerce illicite avec la méchante Marwood. Mellefont lui répond : Remets-moi dans ce train de vie, il étoit vertueux au prix de celui où je me vois plongé maintenant. Je dissipai mon bien, il est vrai. Le châtiment me suit, & je n'éprouverai, que trop tôt tout ce que l'indigence a de plus dur & de plus humiliant. Je fréquentai des femmes vicieu-

ses, à la bonne heure. J'étois plus souvent séduit que je ne séduisois, & celles que je séduisois, vouloient toujours l'être.... Mais je n'avois pas encore la conscience chargée d'une vertu corrompue. Je n'avois pas encore précipité l'innocence dans un abyme de malheurs. Je n'avois pas encore arraché une Sara des bras d'un pere qu'elle aime, ni forcée à suivre un coupable, qui d'aucune maniere n'étoit plus libre. Je n'avois...

S C E N E IV.

Betty arrive en sanglottant, & raconte que sa Maîtresse a passé une fort mauvaise nuit, qu'ayant à peine fermé les yeux, elle s'est réveillée en sursaut, & est venue se jeter entre les bras de cette servante; qu'elle a tremblé comme une feuille, qu'une sueur froide a inondé son visage, & qu'elle desiroit de parler à Mellefont. Celui-ci veut se rendre chez elle; mais Betty dit qu'elle voudroit venir chez lui. Mellefont y consent & renvoie Betty pour lui dire qu'il l'attend.

S C E N E V.

Mellefont reste avec Norton, qui s'écrie : mon Dieu, la pauvre Mifs ! Mellefont en est extraordinairement ému, & dit enfin : vois-moi verser la première larme, que j'ai répandue depuis mon enfance ; donne-moi donc des conseils ! Que ferai-je ? Que lui dirai-je ? Norton lui conseille de sortir avec Sara hors du Royaume, & de l'épouser ; il lui promet qu'il sera embarqué le lendemain par ses soins. Mellefont répond que par-là il commettrait une nouvelle cruauté envers elle, que la cérémonie du mariage ne peut être faite qu'en Angleterre, à moins de se précipiter dans le plus grand malheur.

SCENE VI.

Courte & épisodique. Sara arrive , & Norton est renvoyé.

SCENE VII.

Sara , vous êtes foible , il faut vous asseoir. Sara s'affied , & lui demande pardon de ce qu'elle l'inquiete chaque matin par ses plaintes. Il lui répond très-poliment , & avec beaucoup de douceur. Sara le presse de faire bénir leur mariage ; elle veut que ce jour soit destiné à cette cérémonie , après l'avoir différée depuis plus de deux mois : elle le conjure d'avoir de l'indulgence pour la façon de penser de son sexe , & lui raconte un songe effrayant qu'elle a eu la nuit dernière. Ce récit finit par ces mots : J'étois prête à tomber dans ce précipice , mon pied chanceloit déjà , lorsque je me vis retenue par une personne qui me ressembloit beaucoup. Je voulus lui en témoigner ma plus vive reconnoissance , lorsqu'elle tira un poignard de son sein. Je t'ai sauvée me cria-t-elle , mais c'est pour te perdre. Elle élança sur moi son bras armé... , & , hélas ! je m'éveillai avec le coup mortel. Réveillée , je sentis encore tout ce que ce coup mortel peut avoir de douloureux , sans éprouver ce qu'il peut avoir d'agréable , lorsqu'on peut espérer de trouver la fin de ses maux dans la fin de sa vie. Mellesont cherche à combattre cette crainte par des arguments qui ne sont pas communs. Il lui dit entr'autres : Quoi ! ma chère , ma spirituelle Sara , prendroit-elle cette effrayante image pour autre chose qu'un songe ?... Que l'homme est infortuné ! Son Créateur ne trouva-t-il donc pas assez de tourments pour lui dans l'empire des réalités ? Falloit-il , pour les augmenter , créer au-dedans de lui un empire d'imaginations beaucoup plus vaste encore ?... Oubliez tout ce tissu d'un vain

rêve.... Sara répond : c'est de vous que j'attends la force de l'oublier. Que ce soit l'amour ou la séduction , le bonheur ou le malheur , qui m'ait jetté dans vos bras , mon cœur est à vous , & le sera éternellement. Mais je ne suis pas encore à vous , aux yeux de ce Juge qui a menacé de punir les transgressions les plus légères de ses commandements.... Mellefont interrompt : Ah ! puissent tomber sur moi seul tous les châtimens. Hélas ! réplique Sara , peut-il tomber sur vous quelque chose , dont je ne sois atteinte en même-temps ?... Ne donne point de fausse interprétation à mes instances. Une autre Amante , qui , par un semblable faux pas , auroit risqué son honneur , chercheroit peut-être à en regagner une partie par des nœuds légitimes. Moi , Mellefont , je n'agis point par ce motif , je ne veux connoître d'autre honneur au monde , que celui de vous aimer. Je voudrois être unie avec vous , non pour l'amour du monde , mais pour l'amour de moi-même. Je ne vous forcerai point à me déclarer votre épouse , je ne porterai point votre nom , & vous tiendrez notre union aussi secrète que vous le voudrez. Elle ne servira qu'à la tranquillité de ma conscience.... Arrêtez , lui répond Mellefont , ou je meurs à vos yeux. Que je suis malheureux , de n'avoir pas le cœur de vous rendre encore plus infortunée ! Il cherche ensuite de lui faire comprendre que c'est pour ne pas perdre une succession importante qu'il veut différer l'hymen. Dans ce discours il lui échappe le mot de vertu. Ma vertu ? interrompt Sara , ma vertu ? Ne me nommez pas ce mot !... Il m'étoit doux autrefois , maintenant il me frappe comme un coup de foudre.

Mellefont.

Quoi ? Celui qu'on nomme vertueux ne doit-il donc jamais avoir commis la moindre faute ? Une seule peut-elle avoir le funeste effet de détruire toute une suite

d'années passées dans l'innocence ? S'il est ainsi , nul homme n'est vertueux ; la vertu n'est qu'un fantôme , qui s'évanouit dans les airs , lorsqu'on croit l'avoir embrassé ; en ce cas un être infiniment sage ne sauroit avoir mesuré nos devoirs sur nos facultés ; alors le plaisir de pouvoir nous punir est le premier but de notre existence ; alors.... Je m'effraie à l'aspect des conséquences terribles dans lesquelles votre pusillanimité doit vous envelopper. Non , Mademoiselle , vous êtes encore la même vertueuse Sara. Ah ! si vous vous regardez avec des yeux si sévères , de quel œil pouvez-vous m'envisager ?

Sara.

Avec les yeux de l'amour.... Mellefont la conjure au nom de ce même amour , de se patienter encore quelques jours. Il lui dit qu'il veut sacrifier la moitié de sa succession , pour faire servir l'autre à leur établissement ; qu'il est en traité pour cela , & qu'il attend à chaque instant la réponse. Qu'ils partiront dès qu'elle sera arrivée pour la France , où ils concluront leur hymen , & trouveront de nouveaux amis. Cruel , répond Sara , cette union ne sera donc point dans ma patrie ? Je la quitterai donc comme une criminelle , & comme telle , je dois m'abandonner aux flots ? ... Non , Mellefont , vous ne sauriez être aussi barbare envers moi. Si je survis encore à la conclusion de votre accord , vous ne devez pas regretter un jour de plus , passé en Angleterre. Non , il faut que ce soit là le jour , où vous me fassiez oublier les tourments de tous les autres jours , que j'ai coulés ici dans les larmes. Il faut que ce soit le jour sacré.... Mais hélas ! quand viendra-t-il ?

Mellefont cherche à lui faire entendre , qu'il manqueroit à cette union la solemnité & l'appareil nécessaires. Sara est interdite par cette réflexion , & lui témoigne qu'elle seroit capable de lui inspirer quelque

doute sur la sincérité de son amour. Il lui répond :

Puisse le premier moment de votre doute, être le dernier de ma vie. Ah, Sara ! par où ai-je mérité que vous m'en fassiez prévoir même la possibilité. Je conviens que l'aveu que je vous ai fait de mes égarements passés, ne sauroit me faire honneur, mais il devoit au moins me procurer votre confiance. La libertine Marwood me retenoit dans ses filets, parce que je sentoits pour elle ce qu'on prend si souvent pour amour, & ce qui l'est si rarement. Je porterois encore ses honteuses chaînes, si le Ciel n'avoit eu pitié de moi, & qu'il n'eût pas peut-être jugé mon cœur digne de brûler d'une plus belle flamme. Vous voir, ma chere Sara, & oublier toutes les Marwood du monde, n'étoit qu'un. Mais, qu'il vous en coûtât, pour me retirer de semblables mains ! J'étois trop familier avec le vice, & vous le connoissiez trop peu.

S C E N E VIII.

Norton vient apporter une lettre à Mellefont, qui paroît consterné en voyant l'adresse. Sara en conçoit quelque soupçon, & sort.

S C E N E IX.

Mollefont reconnoît que cette lettre vient de la Marwood, & ne peut comprendre comment elle a pu découvrir le lieu de sa retraite. Il donne la lettre à Norton pour l'ouvrir. Celui-ci y lit ces mots, que Mellefont interrompt plusieurs fois par ses exclamations.

„ Ce fera tout autant que si je vous eusse écrit une
 „ longue lettre, si vous daignez honorer d'une petite
 „ réflexion, le nom que vous trouverez au bas de
 „ cette feuille. La peine de vous découvrir a été
 „ adoucie par l'amour, qui m'aidoit à vous chercher.
 „ Il m'a conduit sur vos pas. Je suis ici, & il dépend

„ de vous, ou d'attendre ma visite, ou de me pré-
 „ venir par la vôtre. „

Mellefont furieux dit, qu'elle paiera de sa mort cette audace. Norton répond, de sa mort ? Il ne lui en coûtera qu'un regard pour vous revoir à ses pieds. Songez, Monsieur, à ce que vous faites. Il ne faut pas que vous lui parliez, ou bien le malheur de la pauvre Sara est décidé.

Mellefont croit qu'il est nécessaire de lui parler ; qu'elle pourroit le venir trouver jusques dans l'appartement de Sara, & faire éclater toute sa fureur contre cette innocente victime. Il sort avec Norton.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre représente la Chambre de la Marwood dans une autre Hôtellerie.

Marwood en negligé, & Anne.

Marwood demande à sa Fille de chambre si la lettre a été rendue. Anne répond, oui, en propres mains. Marwood est inquiète sur l'effet qu'elle fera. Elle dit, que l'indulgence, l'amour & les prières seront les seules armes qu'elle emploiera pour regagner le cœur de son traître de Mellefont ; mais qu'elle compte le plus sur le pouvoir d'Arabelle ; qu'il a arraché cet enfant de ses bras, pour la mettre en pension chez une Dame, à laquelle il avoit défendu expressément, le jour avant sa fuite, de la faire voir à une certaine Marwood, qui pourroit la réclamer, sous prétexte d'être sa mere ; & elle ajoute : Je reconnois à cet ordre la différence qu'il met entre nous deux. Il regarde Arabelle comme une partie précieuse de lui-même, & moi comme une misérable, qui avec tous ses attraits l'a rassasié jusqu'au

dégoût.... Quelle ingratitude ! s'écrie Anne. Ah ! dit Marwood , rien n'attire plus infailliblement l'ingratitude , que les complaisances qui sont au-dessus de toute reconnoissance.

S C E N E II.

Un Domestique vient annoncer Mellefont. La Marwood compose son visage , & s'exerce à prendre un air calme.

S C E N E III.

Mellefont , Marwood , Anne.

Dans cette Scene Marwood déploie tout son art pour regagner Mellefont.

Mellefont entrant d'un air farouche.

Ah , Marwood!...

Marwood , qui court au-devant de lui les bras ouverts
& d'un air riant.

Mellefont à part.

Quel regard affassin !

Marwood.

Il faut que je vous embrasse , infidèle , mais , cher déserteur!... Partagez donc ma joie!... Pourquoi vous arracher à mes caresses ?

Mellefont.

Marwood , je m'attendois de votre part à une autre réception.

Marwood.

Comment ! Peut-être à plus de tendresse ? A plus de transports ? Infortunée , que ne puis-je exprimer tout ce que je sens ! Mon cœur tremble de joie de

vous revoir, de vous ferrer contre mon sein. Voyez Mellefont, la joie a aussi ses larmes. Vous les faites couler ces enfants de la douce volupté.... Mais hélas ! larmes perdues ! sa main ne les sèche point.

Mellefont.

Marwood, les temps sont passés, où de pareils discours m'eussent enchanté. Il faut maintenant me parler d'un autre ton. Je viens pour entendre vos derniers reproches, & y répondre.

Marwood.

Quels reproches pourrois-je vous faire, Mellefont ? aucuns.

Mellefont.

Vous auriez donc pu, je pense, m'épargner le chemin.

Marwood.

Petit homme singulier, pourquoi voulez-vous me forcer de faire mention d'une bagatelle, que je vous ai pardonnée en l'apprenant ? Une courte infidélité, un tour que m'a joué votre galanterie, & non pas votre cœur, ne mérite point de reproches. Venez, badinons-en.

Mellefont.

Vous vous trompez. Mon cœur y a plus de part qu'à toutes nos intrigues amoureuses, auxquelles je ne puis plus songer qu'avec horreur.

Marwood.

Votre cœur, Mellefont, est un petit folichon qui est toujours la dupe de votre imagination. Croyez-moi, je le connois mieux que vous. Si ce n'étoit pas le meilleur, & le plus fidele cœur du monde, me donnerojs-je tant de peine pour le conserver ?

auquel je cesse d'être autorisée, peut-être, hélas ! y ai-je déjà perdu tous mes droits ? Si tes feux pour la belle Campagnarde ne sont pas encore évaporés, si tu sens encore pour elle la première ardeur de l'amour, si tu ne peux encore te passer de sa jouissance, qui t'empêche de lui être dévoué aussi long-temps que tu voudras, faut-il pour cela que tu fasses le projet insensé de vouloir fuir avec elle hors du Royaume ?

Meltesfont.

Marwood, votre langage est conforme à votre caractère, dont je ne reconnus jamais si bien la laideur, que depuis le temps que j'ai appris, dans le commerce d'une amie vertueuse, à distinguer l'amour de la volupté.

Marwood.

Mais voyez donc ! Ta nouvelle Infante seroit-elle par hasard une fille à beaux sentiments ? Vous autres hommes ne savez jamais ce que vous voulez. Tantôt ce sont les équivoques les moins gazées, les discours les plus scabreux, par lesquels nous pouvons vous plaire ; tantôt nous vous ravissons quand nous ne parlons que vertu, & que nous semblons avoir les sept Sages de Grece sur notre langue. Le pis est, que vous vous laissez également de l'un & de l'autre. Le tour viendra assez tôt à ta belle Dévote. Veux-tu que je fasse un petit calcul ? Au moment présent, tu es dans l'accès le plus violent vis-à-vis d'elle, & je lui donne encore deux, ou tout au plus, trois jours. A cette époque succédera un amour passablement tranquille, auquel j'accorde huit jours. La semaine d'après, tu ne penseras qu'accidentellement à cet amour. La troisième, tu t'en feras souvenir, & quand tu seras las de te l'entendre rappeler, tu te verras réduit si promptement à la plus parfaite indifférence, que je puis à peine donner la quatrième semaine à ce dernier changement.... Ainsi, calcul fait, voilà environ un mois,

Mellefont, que je veux bien t'accorder avec plaisir, pourvu que tu me permettes de ne pas te perdre de vue.

Mellefont.

Vous recherchez en vain toutes les armes avec lesquelles vous avez autrefois triomphé de moi. Une résolution vertueuse me met en sûreté contre votre esprit. Cependant je ne veux plus m'exposer, ni à l'une, ni à l'autre. Je sors, & n'ai plus rien à vous dire, sinon, que vous me verrez en peu de jours lié d'une manière qui vous fera perdre tout espoir de me voir retourner jamais à un honteux esclavage. Vous aurez vu ma justification, par la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ.

Marwood.

Il est bon que vous me fassiez souvenir de cette lettre. Dites-moi, de grace, par qui vous l'aviez fait écrire ?

Mellefont.

Ne l'avois-je pas écrite moi-même ?

Marwood.

Nenni ! Le commencement, dans lequel vous me faisiez je ne sais quelle supputation des sommes que vous prétendez avoir dépensées avec moi, étoit sûrement écrit par quelque cabaretier, & le reste, tout farci d'arguments théologiques, par un trembleur. Quoi qu'il en soit, je veux bien y répondre sérieusement. Quant au point principal, vous savez que tous vos présents sont encore chez moi. Je n'ai jamais envisagé vos billets de banque, vos diamants, comme mon bien, & j'ai maintenant rapporté le tout, pour le remettre dans les mêmes mains qui me l'avoient confié.

Mellefont.

Gardez tout, Marwood, gardez tout.

Marwood.

Et moi, je n'en veux garder rien. Sans votre personne, quel droit y aurois-je ? Quand même vous ne m'aimeriez plus, vous me devez cependant la justice de croire, que je ne suis pas une Amante vénale, qui s'enrichit indifféremment de toute sorte de butin. Venez, Mellefont, vous allez tout-à-l'heure être aussi riche que vous le seriez resté, peut-être sans notre connoissance, & peut-être point.

Mellefont.

Quel esprit, qui a juré ma perte, parle maintenant par votre bouche ? Une voluptueuse Marwood, ne sauroit penser si noblement.

Marwood.

Nommez-vous cela noblement ? Je ne l'appelle qu'équitablement. Non, Monsieur, non, je ne prétends point que vous me passiez cette restitution en ligne de compte. Elle ne me coûte rien, & je prendrois pour un affront le plus petit remerciement que vous voudriez m'en faire, parce que le vrai sens en seroit. » Marwood, je vous » prenois pour une lâche trompeuse, je vous remer- » cie de ce qu'au moins vous n'ayiez pas voulu l'être » envers moi. »

Mellefont.

Il suffit, Madame, il suffit ! Je suis, 'puisque ma malheureuse étoile me menace de m'envelopper dans un combat de générosité, dans lequel j'aimerois le moins à succomber.

Marwood.

Fuyez donc ; mais emportez aussi tout ce qui pour-

roit me rappeler votre souvenir. Indigente, méprisée ; sans honneur , & sans amis , je risquerai alors encore une seule fois , d'exciter votre compassion. Je ne vous présenterai dans la malheureuse Marwood , qu'une infortunée , qui vous a sacrifié sa naissance , sa fortune , sa vertu & sa conscience. Je ne ferai que vous rappeler le premier jour , où vous me vîtes & m'aimâtes , le premier jour où je vous vis , & vous aimai ; cette première déclaration timide , qu'en bégayant , vous fîtes à mes pieds de votre amour ; cet aveu que vous me forçâtes de vous faire de mon tendre retour ; vos regards , vos embrassements enflammés qui suivirent cet aveu ; ce silence éloquent dans lequel nos sens occupés l'un de l'autre , nous faisoient lire dans nos yeux les pensées les plus secrètes de notre ame.... Je vous ferai ressouvenir de toutes ces choses , & de l'ivresse de notre joie. Alors embrassant vos genoux , je ne cesserai de vous demander le seul & dernier présent que vous ne pourrez me refuser sans rougir... la mort de vos mains.

Mellefont.

Barbare ! Je serois encore prêt à donner ma vie pour vous. Demandez-la , mais ne faites plus de prétentions sur mon amour. Je suis forcé de vous quitter , Marwood , ou de me rendre l'horreur de la nature entière. Je ne suis que trop coupable en m'arrêtant ici , & en écoutant vos discours. Adieu ! vivez heureuse !

Marwood l'arrêtant.

Vous me quittez ainsi ? ... Anne , je vois bien que mes prières seules sont impuissantes. Va me chercher mon Intercesseur , qui peut-être me rendra plus en ce seul moment , qu'il n'a reçu de moi.

Anne sort.

Mellefont.

Quel Intercesseur , Marwood ?

Marwood.

Dont il n'a pas tenu à vous de me priver. La nature portera ses plaintes à votre cœur par un chemin plus court....

Mellefont.

Je frissonne. Vous n'aurez pas, j'espère....

SCENE IV.

Arabelle, Anne, Mellefont, Marwood.

Mellefont.

Que vois-je ? c'est elle ! Marwood, comment avez-vous osé ?...

Marwood.

Serai-je mère en vain ? ... Viens, Arabelle, viens ! revois ici ton protecteur, ton ami, ton... Ah ! que le cœur te dise ce qu'il peut être de plus que ton protecteur & ton ami.

Mellefont détournant le visage.

Dieu ! que deviendrai-je ici ?

Arabelle, qui s'approche d'un air timide.

Est-ce vous, Monsieur ? Etes-vous notre Mellefont ? ... Mais non, Madame, ce n'est pas lui... Ne me regarderoit-il point si c'étoit lui ? Ne me ferreroit-il pas entre ses bras ? Ne l'a-t-il pas toujours fait ? Enfant malheureux que je suis ! Qu'ai-je donc fait pour le fâcher ? Cet ami, ce cher Monsieur, qui me permettoit de m'appeller sa fille ?

Marwood.

Vous vous taisez, Mellefont ? Vous n'accordez pas un regard à cette pauvre innocente ?

Mellefont.

Hélas !

Arabelle.

Eh, Madame ! il soupire. Qu'a-t-il ? Ne saurions nous l'aider ? Ni vous, ni moi ? Soupirons donc au moins avec lui.... Ah, le voilà qui me regarde!... Non, il détourne le visage ! Il regarde vers le Ciel ! Que desire-t-il ? Que demande-t-il au Ciel ? Puisse-t-il donc lui accorder tout ; dût-il même me refuser tout en échange !

Marwood.

Va, mon enfant, va te jeter à ses pieds ! Il veut nous quitter, il veut nous abandonner à jamais.

Arabelle se jettant à ses pieds.

M'y voilà déjà. Vous, nous quitter ? Vous, nous abandonner pour toujours ? N'étoit-ce pas déjà une petite éternité que nous avons été privées de vous ? Vous perdrons-nous encore ? Vous avez donc dit si souvent que vous nous aimiez ? Quitte-t-on donc ceux qu'on aime ? En ce cas, il faut bien que je ne vous aime point ; car je souhaite de ne vous quitter jamais ; non, jamais ; aussi ne vous quitterai-je jamais.

Marwood.

Je t'aiderai à prier, mon enfant ; assiste-moi de ton côté... Eh bien, Mellefont ! vous me voyez aussi à vos genoux.

Mellefont l'arrête au moment qu'elle veut se jeter à terre.

Marwood , dangereuse Marwood... Et vous aussi ma chere Arabelle , vous agissez contre votre Mellefont Il la releve.

Arabelle.

Moi , contre vous?...

Marwood.

Quelle est votre résolution , Mellefont?

Mellefont.

Ce qu'elle ne devrait jamais être Marwood , ce qu'elle ne devrait jamais être !

Marwood l'embrassant.

Ah ! je le fais trop bien , que la droiture de votre cœur a toujours triomphé du caprice de vos desirs.

Mellefont.

Ne livrez plus d'assauts à ce cœur. Je suis déjà ce que vous voulez que je sois ; un parjure , un séducteur , un ravisseur , un assassin.

Marwood.

Oui , vous le ferez quelques jours dans votre imagination ; mais après vous reconnoîtrez que je vous ai empêché de le devenir effectivement. Arrangez-vous seulement pour retourner avec nous.

Arabelle le caressant.

Ah , oui , faites-le , faites-le donc !

Mellefont.

Retourner avec vous ! Eh , le puis-je ?

Marwood.

Rien n'est plus aisé, pourvu que vous le vouliez.

Mellefont.

Et Sara....

Marwood.

Sara n'a qu'à voir où elle peut rester....

Mellefont.

Ah ! barbare Marwood, ce discours m'a fait voir jusqu'au fond de votre cœur... Et moi, scélérat que je suis, je ne rentre pas en moi-même ?

Marwood.

Si vous aviez pénétré jusqu'au fond de mon cœur, vous auriez vu que je sens plus de compassion pour votre Sara, que vous-même. De vraie compassion s'entend ; car la vôtre n'est qu'une compassion intéressée, c'est l'effet de la mollesse de votre cœur ; vous avez poussé cette intrigue amoureuse beaucoup trop loin. Qu'un homme tel que vous, qui fait l'art de séduire, se soit servi de ses avantages auprès d'une jeune fille, pour la mener à son but, passe : la violence de votre passion peut vous servir d'excuse. Mais que vous ayiez ravi à un père furanné son unique enfant, que vous ayiez rendu à un vénérable vieillard les derniers pas vers sa tombe si durs & si amères, que pour assouvir vos plaisirs, vous ayiez rompu les liens les plus forts de la nature ; voilà, Mellefont, ce qui est inexcusable. Réparez donc votre faute autant qu'elle est réparable. Rendez à la vieillesse en larmes son seul appui & renvoyez une fille trop crédule dans la maison paternelle, qu'il seroit cruel de rendre déserte pour l'avoir déshonorée.

Mellefont.

Il ne manquoit plus à Marwood , que d'employer contre moi le secours de ma conscience ! Mais supposé que ce que vous dites fût juste , ne faudroit-il pas que j'eusse un front d'airain , pour le proposer moi-même à l'infortunée Sara ?

Marwood.

J'ai pris des soins d'avance pour vous épargner cette confusion. Il faut que je l'avoue. Dès que j'ai su le lieu de votre séjour , j'en ai fait avertir sous main le vieux Sampson. Il en a été transporté de joie , & a voulu sur le champ se mettre en chemin. Je m'étonne qu'il ne soit pas déjà ici.

Mellefont.

Que dites-vous ?

Marwood.

Attendez tranquillement son arrivée , & n'en faites rien remarquer à Mademoiselle Sara. Je ne veux pas même vous retenir plus long-temps. Allez la rejoindre. Elle pourroit prendre des soupçons. Mais je me flatte de vous revoir encore aujourd'hui.

Mellefont.

O Marwood ! quelles étoient mes intentions , en venant vers vous , & quelles sont-elles en vous quittant ! un baiser , ma chere Arabelle !

Arabelle.

Celui-là étoit pour vous ; mais il m'en faut un pour moi. Revenez donc bientôt , je vous en prie.
Mellefont sort.

Marwood, Arabelle, Anne.

Marwood, après avoir repris haleine.

Victoire, ma chère Anne ! mais qui m'a bien coûté !... Approche ce fauteuil ; je n'en puis plus... (*elle s'assied*) il étoit temps qu'il se rendît. S'il avoit hésité encore un moment, je lui aurois montré une toute autre Marwood.

Anne.

Ah, Madame ! quelle femme êtes-vous ? je ne fais qui pourroit vous résister.

Marwood.

Il ne m'a résisté que trop long-temps ; & certainement je ne lui pardonnerai pas de m'avoir presque mis dans le cas de me jeter à ses pieds.

Arabelle.

Oh, que non ! Il faut lui pardonner tout. Il est si bon, si bon....

Marwood.

Tais-toi, petite folle !

Anne.

Vous saviez le prendre par son côté foible. Mais rien, je crois, ne l'a plus touché que le désintéressement avec lequel vous lui offriez la restitution de tous ses présents.

Marwood.

Je le crois comme toi, ha, ha, ha !
(*Elle rit d'un air dédaigneux.*)

Anne.

Pourquoi riez-vous, Madame ? si ce n'étoit pas votre sérieux, vous risquiez beaucoup. Supposons qu'il vous eût prise au mot.

Marwood.

- Va, va ; il faut connoître ses gens.

Anne.

Allons, il faut convenir.... Mais vous aussi, Mademoiselle Arabelle, vous avez fort bien joué votre rôle, fort bien.

Arabelle.

Et pourquoi donc ? Pouvois-je faire autrement ? Je ne l'avois pas vu depuis si long-temps. Vous n'êtes pas fâchée, j'espère, Madame, que je l'aime tant ? Je vous aime tout autant que lui, tout autant.

Marwood.

Cela suffit. Je te pardonne cette fois, que tu ne m'aimes pas plus que lui.

Arabelle.

Cette fois ? (*elle sanglote.*)

Marwood.

Tu pleures, je crois ! Et pourquoi donc ?

Arabelle.

Oh, que non. Je ne pleure point. Ne vous fâchez pas. Je vous aimerai tant, tant, tous les deux, qu'il me sera impossible de vous aimer plus ni l'un ni l'autre.

Marwood.

Mais voyez donc.

Arabelle.

Je suis bien malheureuse....

Marwood.

Sois seulement tranquille.... Mais que vois-je?

SCENE VI.

Mellefont, Marwood, Arabelle, Anne.

Marwood.

Pourquoi revenez-vous sitôt, Mellefont?
Elle se leve.

Mellefont.

Parce qu'il ne m'a fallu que quelques instants pour
revenir à moi.

Marwood.

Eh bien ?

Mellefont animé.

J'étois étourdi, mais non pas persuadé. Marwood, vous avez perdu toutes vos peines. Un autre air, moins contagieux que celui de votre chambre, m'a rendu mon courage & mes forces, pour tirer encore à temps mon pied de ce piège dangereux. Indigne que j'étois, ne connoissois-je donc pas assez les tours malicieux d'une Marwood ?

Marwood vivement.

Quel langage est-ce là encore ?

Mellefont.

Le langage de la vérité & du mécontentement.

Marwood.

Doucement, Mellefont, ou je commencerai à tenir le même langage.

Mellefont.

Je ne reviens, que pour ne plus vous laisser un moment sur mon sujet dans une erreur, qui pourroit me rendre méprisable, même à vos yeux.

Arabelle.

Ah, Anne !

Mellefont.

Regardez-moi tant qu'il vous plaira d'un air furieux.... Pouvois-je un seul instant balancer, entre une Marwood & une Sara, au point que j'ai pensé me déterminer en faveur de la première ?

Arabelle.

Ah, Mellefont !

Mellefont.

Ne tremblez point, ma chère Arabelle. C'est aussi pour vous que je reviens. Donnez-moi la main, & suivez-moi hardiment.

Marwood les retenant l'un & l'autre.

Qui doit-elle suivre, traître !

Mellefont.

Son père.

Marwood.

Va, misérable ; & apprends auparavant à connoître sa mère.

Mellefont.

Je la connois. Elle fait la honte de sa famille....

Marwood.

Amenez-la , Anne !.

Mellefont voulant l'arrêter.

Restez , Arabelle.

Marwood.

Point de violence , *Mellefont* , ou bien....
Anne amene Arabelle.

S C È N E VII.

Mellefont , Marwood.

Marwood.

Nous voici seuls. Dites-moi , encore un coup , si vous persistez dans le dessein de me sacrifier à une jeune folle ?

Mellefont à ce mot entre dans une colere excessive , & *Marwood* répond à ses discours par les plus grands emportements. Tous les deux se font les reproches les plus atroces , & la *Marwood* furieuse , finit par menacer *Mellefont* , qu'elle immolera *Arabelle* à sa vengeance.... Tu m'entends , lui dit-elle , tremble pour ton *Arabelle* ! Sa vie ne portera point à la postérité le souvenir de mon amour méprisé. Ma cruauté éternisera ce souvenir. Reconnois en moi une nouvelle *Médée* !... *Mellefont* effrayé , lui répond , *Marwood* , la rage vous possède.

Marwood.

Ah ! vous me faites souvenir , que je n'exerce pas encore ma rage contre celui qui le mérite le plus. Le pere en sera la premiere victime. Il sera déjà dans

l'autre monde quand l'ame de sa fille le suivra lentement, & avec mille sours.

Elle tire un poignard de son sein , & se jette sur lui en s'écriant :

Meurs donc , traître !

Mellefont , lui saisit le bras , & la désarme.

Monstre ! qu'est - ce qui m'empêche de tourner ce même poignard contre toi ? ... Mais continue à vivre. Ton châtement doit être réservé à d'autres mains.

Marwood.

O Ciel ! qu'ai-je fait ? *Mellefont*....

Mellefont.

Votre repentir ne m'en imposera point ! Vous ne regrettez point d'avoir voulu me porter le coup mortel , mais de n'avoir pu le frapper.

Marwood.

Rendez-le-moi , ce couteau qui s'est égaré ; rendez-le-moi , & vous verrez tout - à - l'heure , pour qui je l'avois aiguisé. C'étoit uniquement pour percer ce sein , qui depuis long-temps ne peut plus contenir un cœur prêt à renoncer à la vie , plutôt qu'à votre amour.

Mellefont.

Anne !

Marwood.

Qu'allez-vous faire , *Mellefont* ?

SCENE VIII.

Anne arrive toute effrayée.

Mellefont.

Anne , as-tu entendu quelle furie est ta Maîtresse ?

sache que je redemanderai Arabelle de tes mains. Je saurai bientôt mettre cet enfant innocent, en parfaite sûreté. La justice saura lier le bras d'une mere aussi cruelle & aussi meurtriere... Il veut sortir. Marwood l'arrête par de feintes caresses. Mellefont lui dit qu'il n'y a qu'un seul moyen pour calmer son juste courroux, c'est de retourner dans ce même moment à Londres, & d'abandonner Arabelle à ses soins. Qu'il y fera reconduire cet enfant sous une autre conduite. Marwood y consent, & ne lui demande qu'une seule & derniere grace, qui est de lui faire voir une seule fois Sara. Mellefont balance, & combat cette envie. La Marwood cherche à obtenir cette faveur par toutes sortes de persuasions & d'artifices ; enfin il se laisse gagner à condition, que la Marwood paroîtra sous le nom d'une parente, qui s'intéresse à leur sort commun, qu'elle ne fera qu'une seule visite à Sara, & partira incessamment après pour Londres. Il sort en disant qu'il va l'annoncer à Sara. La Morwood le suit, & dit à Anne en sortant : Hélas, ma chere Anne ! pourquoi nos forces ne sont-elles pas aussi grandes que notre courage ! Viens m'habiller. Je ne renonce pas encore à mon projet. Il faut commencer par les endormir dans la sécurité. Allons.

Fin du second Acte.

A C T E III.

S C E N E I.

Le Théâtre représente la Salle dans la premiere Hôtellerie.

Le Chevalier Sampson & Waitwell.

Le Chevalier donne à son Domestique une lettre, pour la porter à Sara, qu'il veut préparer par-là, à recevoir sa visite, & à retourner dans ses bras paternels.

nels. Waitwell lui demande ce qu'il a résolu à l'égard de Mellefont. Sampson répond, qu'il ne peut séparer Mellefont de l'Amant de sa fille, & s'accuse d'avoir été lui-même la principale cause du malheur qui lui arrive, par l'accès facile qu'il lui a accordé dans sa maison, & par les sentiments d'estime & de reconnoissance qu'il a inspirés à sa fille, pour cet habile Séducteur, dont il se croit maintenant trop heureux de pouvoir faire son gendre. Il craint seulement de le voir encore trop attaché à la Marwood, pour y renoncer en faveur d'une fille, qui n'a plus rien laissé à désirer à sa passion, & qui connoît si peu l'art de captiver, que possèdent les coquettes.

S C E N E II.

(*L'appartement de Sara.*)

Sara, Mellefont.

Mellefont prévient Sara sur la visite de la Marwood, qu'il lui annonce sous le nom d'une de ses parentes, appelée Lady Selmes. Sara cherche à s'en défendre, cependant Mellefont l'y fait consentir à la fin, par toutes sortes de caresses & de motifs captieux, mais bien délicatement amenés. Il sort pour chercher cette prétendue parente.

S C E N E III.

Waitwell, Sara.

Betty fait entrer Waitwell. Sara est frappée de le voir, & craint qu'il ne vienne lui apporter la nouvelle de la mort de son pere. Elle ne lui donne pas le temps de parler, & se désespere. Waitwell parvient enfin à lui dire, que le digne Chevalier Samp-

son, le meilleur des peres, vit encore, & qu'il est rempli de tendresse pour sa fille. Sara s'écrie : Ah ! s'il m'aime encore, il doit donc me plaindre. Non, non, c'est ce qu'il ne sauroit faire. Ne vois-tu donc pas combien chaque soupir qu'il perdrait pour moi, aggraverait mon crime ? La justice du Ciel ne mettrait-elle pas sur mon compte chaque larme que je lui arrache ? Quoi ? je lui coûte des larmes ? Et d'autres larmes que des larmes de joie ? ... Contredis-moi donc Waitwell ! Non, il n'aura senti tout au plus, que quelques légers mouvements du sang, que la moindre réflexion fait calmer. Il n'en sera pas venu jusqu'aux pleurs. N'est-ce pas Waitwell, il n'en est pas venu jusqu'aux pleurs ? ... Waitwell en s'essuyant les yeux, dit : Non, il n'en est pas venu jusqu'aux pleurs.... Sara répond : Hélas ! ta bouche dit non, mais tes propres larmes disent oui. Waitwell lui présente une lettre de son pere, qu'elle balance d'accepter sans savoir ce qu'elle contient. Waitwell lui répond : De l'amour, du pardon, peut-être aussi un repentir sincere d'avoir voulu employer les droits de la rigueur paternelle contre un enfant, pour lequel combattent les privileges de la tendresse paternelle. Enfin vous obtenez la liberté de disposer de votre cœur, & de votre main.

Sara.

Ah ! c'est là justement ce que je crains. Je n'ai pas le courage d'affliger un pere tel que lui, & encore moins de le voir réduit par cette même affliction, par son amour, auquel j'ai renoncé, jusqu'au point de consentir à tous les écarts, auxquels une malheureuse passion m'a séduite. Si sa lettre contenoit tout ce que peut dire en pareil cas un pere irrité, je la lirois à la vérité en frémissant, mais je pourrois néanmoins la lire ; je pourrois opposer à sa colere, une ombre de justification, & l'irriter par-là davantage. Je me tranquilliserois au moins, en pensant qu'une violente colere

ne laisse pas de place à un chagrin cuisant, & que celle-là se convertiroit enfin en mépris amer pour moi; que l'indifférence succéderoit à ce mépris; que mon pere auroit le cœur en repos, & je n'aurois pas le reproche à me faire de l'avoir rendu malheureux à jamais...

Waitwell continue à persuader Sara d'ouvrir la lettre; elle s'en défend avec beaucoup de délicatesse & de grandeur de sentimens, & finit par dire: être infortunée toute seule, & sans mon pere, c'est là ce que je demande tous les jours au Ciel; mais être heureuse toute seule, & sans lui, c'est ce que j'abhorre....

Waitwell voyant qu'il ne peut rien gagner sur son esprit, par la voie de l'attendrissement, s'avise d'un autre expédient, & la trompe, en lui disant qu'il n'a osé lui dire tout ce que la lettre contient, pour ne pas l'effrayer, mais qu'au fond elle n'est que trop dure & trop amère. Sara, séduite par ce discours, ouvre la lettre en tremblant, mais y trouvant d'abord ces mots, *Fille uniquement chérie*, elle s'irrite contre Waitwell, & le traite de vieux imposteur. Il lui demande pardon, & s'en excuse, en disant qu'il n'a pu se résoudre à rapporter à un aussi bon pere une lettre qu'on n'auroit pas daigné ouvrir; & plutôt que de lui causer un pareil chagrin, il aimeroit mieux fuir aussi loin, que ses vieilles jambes peuvent le porter: & il ajoute: Je m'imagine qu'un pere est toujours pere, & qu'un enfant, quand même il seroit tombé dans quelque égarement, reste toujours un enfant; qu'il conviendrait que, sans penser toujours à votre faute, vous cherchiez l'occasion de l'expier, & qu'après qu'un pere aussi tendre a fait le premier pas pour la réconciliation, il ne doive point vous en coûter à faire le second... Sara paroît ébranlée par cette réflexion; mais elle s'écrie: Ah! mon pere seroit obligé de me pardonner trop! Waitwell répond: N'est-ce pas un grand plaisir pour un cœur généreux de pouvoir pardonner? En-

vieriez-vous à votre pere cette douce volupté?... Je crois que votre refus ne vient que d'une crainte fort louable, que d'une timidité vertueuse. Ceux qui sont capables d'accepter, sans la moindre répugnance, un grand bienfait, en sont rarement dignes. Mais la méfiance de nous-mêmes, ne doit pas passer ses justes bornes....

Sara se résout enfin à lire la lettre, & après avoir lu un instant tout bas, elle s'écrie : Ah, Waitwell ! quel pere ! Il nomme ma fuite une absence. Que cette expression douce la rend coupable!... Ecoute donc ! Il se flatte que je l'aime encore. Il se flatte!... Il me prie.... Un pere qui prie sa fille coupable!... d'oublier son excès de rigueur, & de ne le pas punir plus longtemps par mon éloignement.... Encore plus ! Il me remercie de lui avoir fait naître l'occasion de me montrer toute l'étendue de son amour paternel. Malheureuse occasion ! Ah ! que ne dit-il aussi, qu'elle lui a fait connoître toute l'étendue de la désobéissance filiale ! Non, il ne dit pas un mot de mon crime.... Il viendra chercher lui-même ses enfants. Ses enfants, Waitwell ! Ai-je bien lu ?... Oui. Hélas, je succombe ! Il dit que celui-là mérite en tout sens d'être son fils, sans lequel il ne pourroit point avoir de fille.... Oh ! plût à Dieu qu'il ne l'eût jamais eue cette fille infortunée!... Laisse-moi seule, Waitwell. Il demande une réponse, & je vais la faire en ce moment. Viens la prendre dans une heure. Ton zele me charme. Il est peu de domestiques qui soient amis de leurs maîtres.... Waitwell replique, en sortant : Ah ! si tous les Maîtres ressembloient au Chevalier Sampson, il faudroit que les valets fussent des monstres, s'ils ne laissoient pas leur vie pour eux.

SCENE IV.

Sara seule.

Qui l'auroit dit, il y a un an, que je me verrois obligée de répondre à une telle lettre, & dans des circonstances semblables?... Elle prend la plume & écrit, en faisant de temps en temps quelques tristes réflexions; mais enfin elle est interrompue, par l'arrivée de Mellefont & de la Marwood.

SCENE V.

Marwood, Mellefont, Sara.

Mellefont présente la Marwood à Sara, sous le nom de Lady Solmes, sa parente. La Marwood paroît frappée de la beauté & de l'esprit de sa rivale, & tombe dans une espece de rêverie, dont elle ne sort qu'en entendant parler de la lettre du Chevalier Sampson à sa fille. Sara donne cette lettre à Mellefont, qui reste immobile après l'avoir lue. Elle lui dit : Eh bien, Mellefont, vous vous taisez ? Non, cette larme qui s'échappe de vos yeux, m'en dit beaucoup plus que votre bouche ne pourroit exprimer.

Marwood à part.

Quel tort ne me suis-je point fait ? Imprudente que j'étois !

Mellefont.

Hélas, Sara ! pourquoi faut-il que nous ayions affligé cet homme divin ? Oui certes, un homme divin ; car qu'y a-t-il de plus divin que pardonner?... Aurions-nous osé espérer seulement un dénouement aussi heureux ? Quelle félicité m'attend ! Mais que la persuasion de n'en pas être digne me sera douloureuse !

X iij

Marwood à part.

Faut-il écouter un pareil discours ?

Sara.

Que ces sentiments justifient bien l'amour que je vous porte !

Marwood.

A quel contrainte affreuse suis-je réduite !... Elle cherche à jeter de la méfiance dans le cœur de Sara & de Mellefont, en disant que la lettre ne prouve rien ; que cette bonté paternelle si inopinée, pourroit bien être une feinte, un piège tendu.... Sara répond qu'elle lui pardonne ce soupçon, parce qu'elle ne connoit pas son pere, qui est incapable de s'abaisser jusqu'aux ruses & aux trahisons..... Marwood commence en cet endroit à trembler, & dit qu'une petite foiblesse l'oblige à prendre l'air. Mellefont lui donne la main pour la reconduire chez elle. Sara reste un moment seule, la plaint, & veut se remettre à écrire.

S C E N E VI.

Betty, Sara.

Betty vient l'interrompre ; elle s'étonne de ce que la visite a été si courte, & croit remarquer dans la physionomie de Sara quelque chose de plus calme, & de plus gai qu'à l'ordinaire. Celle-ci répond que c'est l'effet de la lettre de son pere, & qu'elle veut aller trouver Mellefont, pour l'engager à joindre une réponse au Chevalier Sampson à la fienne, pour lui témoigner leur reconnoissance commune... Elles sortent.

SCENE VII.

*Le Théâtre change, & représente la Salle.**Le Chevalier Sampson, Waitwell.**Sampson.*

Tu as versé par ton récit du baume dans mon cœur, mon cher Waitwell. Je revis, son retour prochain semble me ramener vers ma jeunesse, autant que sa fuite m'avoit approché du tombeau. Elle m'aime encore ! Tous mes desirs sont satisfaits. Retourne-y bientôt. A peine puis-je attendre le moment où je vais la serrer dans ces mêmes bras, que j'avois étendus avec tant d'ardeur vers la mort. Un vieillard tel que moi, a tort de serrer si étroitement les liens qui peuvent l'attacher à la vie. La dernière séparation n'en devient que plus douloureuse....

Il finit par rendre grâce à la Providence du retour de sa fille, & ajoute : Ah ! que la reconnoissance est foible dans une bouche mortelle ! Mais je pourrai bientôt l'exprimer plus dignement dans une éternité bienheureuse....

Waitwell lui témoigne combien il est charmé de voir que la joie est retournée dans son cœur, & lui fait sentir combien il a partagé sa douleur. Sampson lui dit : Ne te considère plus, dès ce moment, comme mon Domestique ; tu as mérité depuis long-temps de jouir d'une vieillesse plus décente.... Sois seulement cette fois encore l'ancien Waitwell, qui jamais n'a trompé ma confiance. Cours, & tâche de me rapporter sa réponse dès qu'elle sera achevée.... J'y vole, répond Waitwell ; mais une pareille course n'est pas un service que je sois obligé de vous rendre, c'est une récompense que vous accordez à mon zèle officieux.

Ils sortent.

Fin du troisieme Acte.

X iv

A C T E IV.

S C E N E I.

(*L'appartement de Mellefont.*)

Mellefont , Sara.

Mellefont dit, qu'étant seul coupable, il doit se charger du crime entier, & en demander seul pardon.

Sara.

Non, Mellefont, ne m'ôtez point la part que j'ai à nos égarements; elle m'est précieuse, quelque coupable qu'elle soit; car elle doit vous avoir convaincu que j'aime Mellefont plus que tout au monde. Mais puis-je concilier aujourd'hui cet amour avec celui que je sens pour mon pere?... Elle fait entrevoir fort délicatement les doutes qui l'inquietent sur ce sujet, & finit par dire: Je sens des battements de cœur. Maintenant les coups sont forts & redoutables.... Maintenant, il ne bat que lentement, mais avec angoisse, & d'un mouvement inégal & tremblant.... Le voilà qui recommence à battre avec violence. C'est comme s'il se précipitoit à faire ses derniers efforts. Cœur infortuné!... Mellefont la rassure, & cherche à dissiper ses noirs pressentiments. J'écrirai d'abord, dit-il enfin, & je me flatte que l'aveu de mon repentir, l'expression de ma sensibilité, & la promesse de ma tendre obéissance, satisferont le Chevalier Sampson.

Sara.

Le Chevalier Sampson? Ah, Mellefont! commencez donc à vous accoutumer à un nom plus tendre. Mon pere; votre pere, Mellefont....

Mellefont.

Eh bien ! oui , Mademoiselle , notre bon , notre meilleur pere.... Fort jeune encore j'ai cessé de prononcer ce doux nom ; fort jeune aussi le sort me fit oublier celui de mere.

Sara.

Et moi je n'eus jamais le bonheur de le nommer. Ma vie fut sa mort. Je privai ma mere du jour involontairement , & peu s'en est fallu que je ne sois devenue aussi la meurtriere de mon pere.... Peut-être la suis-je déjà ! C'est moi qui lui ai ravi les années , les jours & les moments , que le chagrin , que je lui causai , diminuera du terme de sa carriere... Sans moi , il auroit vécu plus long-temps. Tristes remords , que sans doute je n'aurois jamais eus à me faire , si une mere tendre eût conduit ma jeunesse.... Pourquoi , Mellefont , me regardez-vous si tendrement ? Vous avez raison ; une mere , à force de m'aimer , seroit peut-être devenue mon tyran , & je ne serois pas à Mellefont.... Mais ne nous arrêtons pas plus long-temps. Je vais achever ma lettre , je vous la montrerai , & j'espère que vous me ferez lire la vôtre.

Mellefont.

Chaque mot sera soumis à votre décision , hors ce que je dirai pour vous justifier ; car je sais que vous ne vous croyez pas aussi innocente que vous l'êtes.

Il reconduit Sara jusqu'à la Coulisse.

SCENE II.

Mellefont seul.

Il se promene en rêvant profondément , & dit enfin :
Quelle énigme me suis-je à moi-même ? Que dois-je

penfer de moi ? Suis-je un insensé ? Suis-je un scélérat ? Ou bien l'un & l'autre ? ... J'adore Sara. Je sacrifierois mille fois ma vie pour Sara, elle qui m'a sacrifié sa vertu.... & cependant je crains le moment, qui, à la face du monde entier, me donnera sa possession. Il est maintenant inévitable, car son pere est réconcilié... Je suis captif de Sara, mais un prisonnier relâché sur sa parole. Cette idée est flatteuse. Pourquoi ne puis-je m'en tenir là ? Pourquoi faut-il que je sois enchaîné, & que je perde jusqu'à l'ombre de la liberté ? ... Sara Sampson, mon Amante ! Que de félicité ne comprend pas ce mot ? Sara Sampson, mon épouse ! ... Ah ! voilà la moitié de cette félicité évanouie, l'autre moitié va s'évanouir encore.... Monstre que je suis ! ... Avec de pareils sentiments écrirai-je à son pere ? Mais non, ce ne sont point mes sentiments, ce sont des fantaisies, des fantaisies abominables, que ma vie dissolue m'a rendues familières ! Je veux m'en défaire ou cesser de vivre.

S C E N E III.

Mellefont, Norton.

Norton entre pour le féliciter d'une nouvelle qu'il vient, dit-il, d'apprendre de Betty.

Mellefont.

Sans doute notre réconciliation avec le pere ? Je t'en remercie.

Norton.

Le Ciel veut donc enfin vous rendre heureux....

Mellefont.

S'il le veut, ce n'est sûrement pas pour l'amour de moi. Tu vois que je fais me rendre justice.

Norton.

Mais.... la joie s'exprime-t-elle ainsi ?

Mellefont.

La joie, Norton ? Ah, la voilà perdue pour moi !

Norton le regardant fixement.

M'est-il permis de parler librement ?

Mellefont.

Oui, mais ne t'oublie point.

Norton.

Je n'oublierai point que je suis Domestique ; mais un Domestique qui pourroit être quelque chose de mieux ; hélas ! s'il avoit mené un autre genre de vie. Oui, je suis votre Valet, mais non pas pour me damner avec vous.

Mellefont.

Avec moi ? Et pourquoi dis-tu cela ?

Norton.

Parce que je ne suis pas médiocrement surpris de vous trouver tout autre que je croyois.

Mellefont.

Ne puis-je savoir ce que tu t'imaginois donc ?

Norton.

De vous trouver dans un vrai ravissement.

Mellefont.

Il n'y a que le peuple qui soit transporté hors de lui-même, pour peu que la fortune lui rie.

Norton.

Le peuple a peut-être encore ce sentiment naturel, que mille illusions affoiblissent, & corrompent chez les Grands... Mais on lit sur votre visage encore quelque chose de plus que la modération.... Froideur, irrésolution, dégoût....

Mellefont.

Et quand cela seroit ? As-tu oublié quelle personne se trouve encore ici, outre Sara ! La présence de la Marwood....

Norton l'interrompant.

Pourroit bien vous inquiéter, mais non pas vous rendre abattu. D'autres soins vous agitent. Je souhaite de me tromper ; mais il me semble que vous auriez préféré de voir que le pere ne se fût pas réconcilié sitôt.... La perspective d'un état, qui s'accorde si peu avec votre façon de penser....

Mellefont.

Norton, Norton, tu as été un grand scélérat, ou tu l'es encore, pour m'avoir su deviner si bien. Oui, il est certain que j'aimerai ma chere Sara éternellement ; mais je ne saurois me familiariser avec l'idée, que je doive l'aimer éternellement.... Que j'y sois forcé!... Mais, ne crains rien, je saurai triompher de cette folie. Qui me dit d'envisager l'hymen comme un état de contrainte?...

Norton.

La Marwood viendra au secours de vos anciens préjugés. Je crains, je crains.

Mellefont.

Ce qui n'arrivera jamais. Tu la verras encore au-

jourd'hui retourner à Londres. Je viens de lui inspirer une si forte terreur, qu'elle est obligée désormais d'obéir au premier signe que je lui ferai.

Norton.

Cela est incroyable....

Mellefont lui raconte ensuite tout ce qui est arrivé, lui montre le poignard qu'il a arraché à la Marwood, lui dit les raisons qui lui ont fait permettre sa visite à Sara, sous le nom de Lady Solmes, & lui témoigne quelque inquiétude pour Arabelle. Il ajoute enfin : mais Marwood veut revenir. Soit.... La guêpe qui a perdu son aiguillon, ne peut plus que bourdonner. Mais n'entends-je pas venir quelqu'un ? Sors d'ici, car c'est elle.

Norton sort.

SCÈNE IV.

Mellefont, Marwood.

Marwood affecte un calme & une tranquillité d'esprit qu'elle n'a point ; elle dit que l'orage est passé, & qu'elle ne sent plus pour lui que de l'indifférence. Mellefont de son côté, lui fait quelques caresses froides, & lui dit qu'il souhaiteroit que leur séparation fût telle qu'il convient entre gens d'esprit, qui cedent à la nécessité, sans haine, & sans aigreur, & en conservant un degré d'estime mutuelle. Au milieu de ce discours, Marwood dit : mais un mot encore d'Arabelle. Vous ne voulez donc pas me la laisser !

Mellefont.

Non, Marwood.

Marwood.

Il est cruel, que ne pouvant plus rester son pere, vous vouliez encore lui ravir sa mere.

Mellefont.

Je puis rester son pere , & je le ferai toute ma vie.

Marwood.

Montrez-le donc tout-à-l'heure.

Mellefont.

Comment ?

Marwood.

Permettez qu'Arabelle possede comme un bien paternel toutes vos richesses , que j'ai simplement en garde. Quant à sa succession maternelle , je voudrois pouvoir lui laisser quelque chose de plus , que la honte d'être ma fille.

Mellefont.

Cessez , Marwood , un pareil langage. J'aurai soin d'Arabelle , sans mettre sa mere dans des embarras. Si vous voulez m'oublier , commencez par oublier que vous tenez quelques biens de moi. Je vous ai des obligations , & je n'oublierai jamais que vous avez contribué à mon vrai bonheur , même sans le vouloir. Qui , Marwood , je vous remercie très-sérieusement , d'avoir découvert le lieu de notre séjour à un pere , qui n'a tardé de nous pardonner , que parce qu'il l'ignoroit.

Marwood.

Ne me martyrisez point par des remerciements , que je n'ai jamais cherché à mériter. Le Chevalier Sampson est un vieux benêt , qui pense autrement que je n'aurois fait à sa place. J'aurois pardonné à la fille , mais son Séducteur , je....

Mellefont.

Marwood....

Marwood.

Je n'y pensois pas. C'est vous-même qui l'êtes ; n'en parlons plus.... Pourrai-je bientôt faire mes adieux à Mademoiselle ?

Mellefont.

Sara ne pourroit pas se fâcher , quand même vous partiriez sans lui dire adieu.

Marwood.

Je n'aime pas à jouer mon rôle à demi , & je ne veux pas même , sous un nom emprunté , passer pour une femme sans savoir vivre.

Mellefont.

Si votre propre tranquillité vous est chère , vous devriez éviter de revoir une personne , qui doit naturellement réveiller en vous de certaines impressions,

Marwood d'un ton moqueur.

Vous avez meilleure opinion de vous-même que de moi. Mais quand même vous me croiriez inconsolable de votre perte , vous devriez du moins le croire en silence.... Mademoiselle Sara pourroit réveiller en moi de certaines impressions ! Vraiment , celle-ci , par exemple , que la fille la plus sage peut aimer quelquefois le plus grand vaurien.

Mellefont.

Bravo , Marwood , Bravo ! Vous voilà précisément dans les dispositions , où j'ai souhaité de vous voir depuis long-temps ; quoique j'eusse souhaité , comme je viens de le dire , qu'en nous quittant , notre ef-

time réciproque n'eût point cessé. Peut-être se retrouvera-t-elle dès que la colere ne fermentera plus. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais chercher Sara.

S C E N E V.

Marwood seule.

Elle se prépare à dissimuler, & se flatte de pouvoir avoir avec Sara un moment d'entretien particulier, pour lui dire des vérités & des calomnies sur le sujet de Mellefont, & de finir par lui faire des menaces pour l'intimider.

S C E N E VI.

Sara , Mellefont , Marwood.

Cette Scene se passe en compliments, à travers desquels Mellefont cherche à éloigner la Marwood, & à l'engager à partir encore le même soir pour Londres. Celle-ci paroît inquiète de ce que personne ne vient appeller Mellefont pour rester seule avec Sara.

S C E N E VII.

Betty , Mellefont , Sara , Marwood.

Betty arrive, & dit qu'un Etranger demande avec empressement à parler à Mellefont qui croit que c'est une bonne nouvelle de sa succession. Il est inquiet, & voudroit que la Marwood sortît avec lui; mais Sara s'y oppose poliment, & lui dit qu'elle sera charmée d'entretenir Solmes pendant son absence. En sortant, Mellefont jette un regard menaçant sur la Marwood, & lui dit : J'obéis, Milady, mais je serai sans faute de retour dans un instant.

S C E N E

SCÈNE VIII.

Sara , Marwood.

Elles s'assoient, & Sara dit : Ne croyez-vous pas , Madame , que je serai la plus heureuse personne du monde en épousant Mellefont ?

Marwood.

Si Mellefont est capable de sentir son bonheur , il fera , en vous possédant , l'homme du monde le plus digne d'envie. Mais....

Sara.

Un mais , & un silence qui donne tant de matière à réflexion , Madame....

Marwood.

Je suis sincère , Mademoiselle....

Sara.

Et par-là infiniment estimable....

Marwood.

Sincère.... souvent jusqu'à l'imprudence , mon *mais* de tout-à-l'heure en est la preuve. Un *mais* bien peu réfléchi !

Sara.

Je ne saurois croire , Madame , que par ce subterfuge vous vouliez augmenter mon inquiétude. C'est , je pense , une charité bien cruelle , de laisser entrevoir un malheur qu'on pourroit découvrir.

Marwood.

Nenni , Mademoiselle. Mon *mais* vous donne trop à penser. Mellefont est mon parent....

Y

Sara.

C'est ce qui rend le moindre scrupule que vous avez sur son sujet d'autant plus grave.

Marwood.

Et quand Mellefont seroit mon propre frere, je prendrois fait & cause contre lui en faveur d'une personne de mon sexe, vis-à-vis de laquelle il auroit d'indignes procédés....

Sara.

Cette réflexion....

Marwood.

M'a déjà servi plusieurs fois de regle dans des cas douteux.

Sara.

Et m'annonce.... Je tremble.

Marwood.

Non, Mademoiselle ; si vous vouliez trembler... Parlons d'autre chose.

Sara.

Que vous êtes cruelle !

Marwood.

Je suis fâchée que vous me méconnoissiez. Quant à moi, si j'étois à la place de Mademoiselle Sampson, je regarderois comme un grand bienfait chaque avis qu'on voudroit bien me donner sur le sujet d'un homme, avec lequel je serois prête d'unir mon sort à jamais.

Sara.

Mais, Madame, ne connois-je donc pas mon Mellefont ? Croyez-moi, je lis dans le fond de son ame comme dans la mienne. Je sais qu'il m'aime.

Marwood.

Et d'autres aussi. . .

Sara.

Qu'il en ait aimé d'autres, c'est ce que je n'ignore point. Devoit-il m'aimer avant que de me connoître ? Puis-je prétendre que je sois la seule qui ait eu assez d'attraits pour lui ? Puis-je me cacher les efforts que j'ai faits pour lui plaire ! N'est-il pas assez aimable pour avoir dû exciter ces mêmes efforts chez d'autres femmes ? Et n'est-il pas naturel que quelques-unes aient réussi dans leurs attaques.

Marwood.

Vous le défendez avec la même chaleur, & presque avec les mêmes armes que je l'ai déjà défendu souvent. Ce n'est pas un crime d'avoir aimé, encore moins de l'avoir été. Mais la légèreté est un crime.

Sara.

Pas toujours ; car souvent, elle devient excusable par les objets mêmes de l'amour, qui rarement méritent de le rester sans cesse.

Marwood.

La morale de Mademoiselle Sampson, ne paroît pas être la plus sévère.

Sara.

Elle n'est pas sévère pour ceux qui conviennent de leurs égarements. Car il ne s'agit pas ici de déterminer les bornes que la vertu nous fixe en aimant, mais d'excuser la foiblesse humaine de celui qui les a franchies, & d'en examiner les suites sur les règles de la prudence. Lorsque, par exemple, Mellefont aime une Marwood, & la quitte enfin, cette infidélité, com-

parée à l'amour même, est une belle action. Ce seroit un malheur s'il étoit obligé d'aimer éternellement une femme vicieuse, parce qu'il l'a aimée une fois.

Marwood.

Mais Mademoiselle, connoissez-vous donc cette Marwood, que vous nommez si hardiment une femme vicieuse ?

Sara.

Je la connois par le portrait que m'en a fait Mellefont.

Marwood.

Mellefont ? Ne vous est-il donc jamais venu dans l'esprit de croire que Mellefont ne peut être qu'un témoin suspect dans sa propre cause ?

Sara.

.... Je m'apperois enfin, Madame, que vous voulez me mettre à l'épreuve. Mellefont rira quand vous lui raconterez avec quel sérieux j'ai défendu sa cause.

Marwood.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, il ne faut pas que Mellefont apprenne un mot de cet entretien. Vous pensez trop noblement pour vouloir brouiller avec lui une parente....

Sara.

Ah, je ne veux brouiller personne, & je souhaiterois que d'autres le voulussent aussi peu !

Marwood.

Voulez-vous favoir l'histoire de la Marwood en peu de mots.

Sara.

Que fais-je?... Mais oui. A condition, cependant, que vous cesserez, dès que Mellefont reviendra....

Marwood.

Je vous aurois prié d'avoir la même précaution, si vous ne m'aviez prévenue. Ecoutez-moi donc!... Marwood est d'une fort bonne famille. Elle étoit veuve & jeune, lorsqu'elle fit la connoissance de Mellefont chez une de ses amies. On dit qu'elle ne manquoit ni de beauté, ni de ces agréments qui animent la beauté. Sa réputation étoit sans taches. Il ne lui manquoit qu'un article.... Des richesses! Elle avoit sacrifié ses biens importants à délivrer un mari, auquel elle ne croyoit rien devoir refuser.

Sara.

Voilà en effet un trait bien noble! C'est dommage qu'il ne brille pas dans un plus beau tableau.

Marwood.

Malgré ce défaut de fortune, elle étoit recherchée par des personnes qui ne desiroient que de la rendre heureuse. Parmi ces riches Adorateurs, Mellefont se présenta. Sa proposition étoit sérieuse, & l'état d'aïfance, dans lequel il promettoit de mettre Marwood, étoit un des moindres motifs sur lequel il s'appuyoit. Il sentit d'abord qu'il avoit à faire à une femme désintéressée, qui auroit préféré une cabane à un palais, si dans la première il eût fallu vivre avec un objet aimé, & dans le second avec un homme, pour lequel elle n'eût senti que de l'indifférence.

Sara.

Autre beau trait que j'envie à la Marwood! Ne la flattez plus, Madame, sans quoi je serois peut-être obligée de la plaindre à la fin.

Marwood.

Mellefont étoit sur le point de s'unir avec elle, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort d'un Oncle, qui lui avoit légué tout son bien, à condition qu'il épouserait une de ses parentes éloignées. Si Marwood avoit refusé pour l'amour de lui des partis plus riches, il ne voulut pas à son tour le lui céder en grandeur d'ame. Il prit le dessein de lui faire mystère de cette succession, jusqu'à ce qu'elle la lui eût fait perdre.... N'étoit-ce pas là penser grandement, Mademoiselle ?

Sara.

Ah ! qui connoît mieux que moi la noblesse de son cœur ?

Marwood.

Mais que fit Marwood ? Un soir assez tard, elle apprit sous main la résolution de Mellefont : le lendemain matin il vint pour la voir ; mais Marwood étoit disparue.

Sara.

Comment ? Pourquoi ?

Marwood.

Il ne trouve d'elle qu'une lettre qui lui apprit qu'il ne devoit pas s'attendre à la revoir jamais ; qu'elle ne balançoit point à lui avouer son amour, mais que par là même, elle ne pouvoit se résoudre, d'être l'auteur d'une action, dont il se repentiroit nécessairement un jour ; qu'elle le dégageoit de ses promesses, & le conjuroit de se mettre, par le mariage prescrit dans le testament, en possession d'un héritage qu'un homme d'honneur pourroit employer à quelque chose de mieux, qu'à en faire un sacrifice inconsidéré à une amante.

Sara.

Mais, Madame, pourquoi prêter des sentiments si admirables à la Marwood? Lady Solmes peut en être susceptible, mais non pas Marwood.

Marwood.

Il n'est pas étonnant que vous soyez prévenue contre elle.... La résolution de la Marwood pensa faire perdre l'esprit à Mellefont. Il envoya de tout côté des Emissaires pour la chercher, & à la fin il la trouva.

Sara.

Sans doute parce qu'elle vouloit qu'on la trouvât.

Marwood.

Point de remarque amère, Mademoiselle! Elles ne conviennent point à un caractère d'ailleurs aussi doux que le vôtre.... Il la trouva donc, mais il la trouva inexorable. Elle refusa d'accepter sa main, & il n'en put obtenir que la promesse de revenir à Londres. Ils convinrent de différer leur mariage, jusqu'à ce que la parente, ennuyée d'un si long retardement, seroit forcée de proposer un accord. Marwood, en attendant, ne put se défendre des visites journalières de Mellefont, qui pendant long-temps se réduisoient à des attentions respectueuses de la part d'un amant qu'on avoit relégué dans les limites de l'amitié. Mais qu'il est difficile de retenir dans ses bornes un homme qui, comme Mellefont, possède toutes les qualités capables de nous le rendre dangereux! Personne n'en sera plus convaincue que Mademoiselle Sampson elle-même.

Sara.

Hélas!

Marwood.

Vous soupirez? Marwood aussi a soupiré plus d'une fois de sa foiblesse, & soupire encore.

Sara.

Madame, c'est assez. Ce tour, je pense, est plus piquant que ma remarque amère,

Marwood.

Mon dessein n'étoit pas d'offenser, mais simplement de vous présenter l'infortunée Marwood, dans un jour où vous puissiez en juger sainement.... En un mot, l'amour donna à Mellefont les droits d'époux, & celui-ci crut qu'il n'étoit pas désormais nécessaire de les rendre légitimes par les loix. Que Marwood seroit heureuse, si sa honte n'étoit connue que d'elle-même, de Mellefont & du Ciel ! Si une fille gémissante ne découvroit à l'Univers entier ce qu'elle voudroit se cacher à elle-même !

Sara.

Que dites-vous, Madame ? Une fille....

Marwood.

Oui, Mademoiselle, une fille infortunée perd, par l'intervention de Sara Sampson, toute espérance de pouvoir jamais nommer ses parents qu'avec horreur.

Sara.

Quelle affreuse nouvelle ! Quoi ! Mellefont m'a caché ceci ?.... Puis-je le croire, Madame ?

Marwood.

Vous pouvez le croire sûrement. Mellefont vous aura peut-être encore bien fait d'autres mystères,

Sara.

Et qu'auroit-il pu me cacher encore ?

Marwood.

Ceci, par exemple, qu'il aime encore la Marwood.

Sara.

Madame , vous me donnez la mort.

Marwood.

Est-il croyable qu'un amour , qui a duré plus de dix ans , puisse s'évanouir en un instant ?... Je pourrais vous nommer plusieurs jeunes Beautés , qui l'une après l'autre ont cherché d'enlever à la Marwood un homme , dont elles se sont vues trompées cruellement à la fin. Il a un point fixe au-delà duquel il est impossible de le porter. Dès qu'il l'apperçoit , il s'échappe. Mais supposé , Mademoiselle , que vous fussiez seule assez heureuse pour le réduire sous un joug , pour lequel il a tant d'aversion , croiriez-vous pour cela d'être assurée de son cœur ?

Sara.

Malheureuse que je suis ! Que faut-il que j'entende ?

Marwood.

Rien moins que cela ? C'est alors qu'il voleroit d'autant plus promptement dans les bras de celle , qui n'a pas été si jalouse de sa liberté. Vous porteriez le nom de son épouse , & elle le feroit ,

Sara.

Cessez de me tourmenter par des images si cruelles ! Conseillez-moi plutôt , Madame , je vous en conjure , conseillez-moi ce que je dois faire. Vous devez le connoître , vous devez savoir quels sont les moyens , qui peuvent encore lui rendre agréable un lien , sans lequel l'amour le plus sincère reste toujours une passion criminelle.

Marwood.

Je sais qu'on peut prendre un oiseau , mais j'ignore l'art de lui faire trouver sa cage , plus agréable que

la liberté des champs. Contentez-vous de l'avoir attiré jusqu'aux bords de vos lacets, qu'il déchireroit en s'y jettant.

Sara.

Je ne fais si j'ai bien compris cette comparaison badine, Madame...

Marwood.

Vous l'avez comprise, si vous en êtes piquée... En un mot, votre intérêt, autant que celui d'une autre, la prudence, autant que l'équité, doivent faire renoncer Mademoiselle Sampson à toutes ses prétentions sur un homme qui a pris les premiers, & les plus forts engagements avec Marwood. Vous pouvez encore le quitter, sinon avec beaucoup d'honneur, du moins sans une prostitution publique. Une courte absence faite avec un amant, est à la vérité une petite tache, mais le temps l'efface. Tout est oublié au bout de quelques années; & une riche héritière trouve toujours des épouseurs qui ne sont pas si délicats. Si Marwood étoit dans les mêmes circonstances, si elle n'avoit pas besoin d'un époux pour ses attraits qui sont sur leur déclin, & d'un père pour sa fille, dénuée de tout secours, je suis sûre que Marwood agiroit plus heureusement envers Mademoiselle Sampson, que celle-ci, en formant des difficultés honteuses, ne cherche à agir envers la Marwood.

Sara se levant en colere.

Ceci va trop loin ! Est-ce là le langage d'une parente de Mellefont?... Mellefont, qu'on vous trahit indignement ! Je sens maintenant la raison pourquoi il ne vous laissoit qu'à regret seule avec moi. Sans doute il fait déjà ce qu'on doit craindre de votre langue. Langue envénimée !... Je parle avec franchise ; car, Madame, il y a assez long-temps que vous parlez avec

indécence. Par quels moyens Marwood a-t-elle pu se procurer une amie qui plaide si bien pour elle, qui fait de si grands efforts d'imagination, pour me bercer d'un beau Roman, où elle est si fort flattée, & qui emploie toutes sortes de ruses, pour me faire soupçonner la probité d'un galant homme, qui n'est pas un monstre. Ne m'a-t-on parlé tantôt de la fille que Marwood prétend avoir eue de lui, & des Demoiselles qu'il a trompées, que pour m'insinuer à la fin, de la manière du monde la plus sensible, que je ferois bien de céder le pas à une coquette endurcie dans le crime ?

Marwood.

Modérez-vous, jeune personne. Une coquette endurcie dans le crime !... Vous vous servez là d'expressions dont vous ignorez la force.

Sara.

Ne paroît-elle pas telle dans le portrait même qu'en fait Milady Solmes ? Eh bien, Madame, vous êtes son amie, & peut-être sa confidente. Ce n'est pas pour vous en faire un reproche, car il n'est guère possible dans le monde, de n'avoir que des amis vertueux. Mais faut-il que pour l'amour de votre amitié, je sois ravalée ainsi ? Si j'avois eue l'expérience de Marwood, je n'aurois certainement pas fait le faux pas, qui me met avec elle dans un parallèle si humiliant ; & si je l'eusse fait, je n'y aurois pas persisté dix ans.... Ah ! si vous saviez, Madame, quels remords, quelles angoisses m'a coûté mon erreur ! Je dis mon erreur ; car pourquoi serois-je plus long-temps si cruelle à moi-même, de la regarder comme un crime ? Le Ciel même cesse de l'envisager comme tel. Il éloigne de moi la punition, & me rend un pere.... Je frissonne. Madame, tous les traits de votre visage changent en un moment ! Vous êtes enflammée ; votre œil égaré

n'annonce que fureur ; vous grincez les dents , & les mouvements convulsifs de votre bouche.... Ah , *Milady* ! si je vous ai offensée , je vous en demande pardon. J'ai tort d'être si sensible. Votre intention n'étoit pas sans doute de me faire tant de peine. Oubliez ma vivacité. Par quoi puis-je vous calmer ? Par où puis-je mériter votre amitié , telle que vous l'avez vouée à *Marwood* ? Je vous la demande à genoux , (*elle se jette à ses pieds.*).... Et si je ne puis obtenir cette précieuse amitié , accordez-moi du moins la justice de ne pas me mettre au rang de la *Marwood*.

Marwood qui recule fièrement quelques pas , & laisse
Sara à genoux.

Cette attitude de *Sara Sampson* a trop de charmes pour *Marwood* , pour qu'elle n'en triomphe qu'inconnue.... Reconnoissez en moi , *Mademoiselle* , cette même *Marwood* , que vous implorez à genoux , de ne pas vous confondre avec elle.

Sara se leve avec précipitation , & recule quelques pas en tremblant.

Vous , *Marwood* ?.... Oui , je vous reconnois maintenant.... Oui , je reconnois cette libératrice assassine , qu'un songe avertisseur m'a représentée , le poignard levé sur moi. C'est elle-même. Infortunée *Sara* ! Fuyons. Sauvez-moi , *Mellefont* , sauvez votre amante. Et vous , pere adoré , n'entendrai-je plus votre voix ?... Où puis-je l'entendre ?... Au secours , *Mellefont* ! au secours , *Betty* ! La voilà , qui d'une main meurtrière s'élance sur moi ! Au secours !

Elle s'enfuit.

S C E N E IX.

Marwood seule.

Que veut-elle donc , cette *Visionnaire* ?... Elle con-

tinue à éclater en regrets de n'avoir pas immolé Sara à son ressentiment. Elle craint celui de Mellefont.... Mais, dit-elle, on auroit fait peu d'entreprises dans le monde, si l'on avoit toujours réfléchi à l'issue. Et ne suis-je pas déjà préparée au plus funeste événement ? Le poignard étoit pour d'autres, & le poison est pour moi.... Ah ! s'il n'étoit donc pas destiné seul à ravager dans mes entrailles ! s'il pouvoit couler dans les veines d'un infidèle ! Mais à quoi bon m'arrêter à des souhaits ?... Allons ! Il ne faut pas donner le temps, ni à eux, ni à moi-même, de reprendre nos esprits. Celui qui veut se risquer de sang froid, ne veut pas se risquer du tout.

Elle sort.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E I.

S C E N E I.

(L'appartement de Sara.)

Sara , Betty.

Sara est assise dans un fauteuil, & s'appuie sur Betty. La première, d'une voix foible & entrecoupée, cherche à excuser Mellefont, & dit qu'il n'a pu se dispenser de lui amener la Marwood, sous un nom emprunté ; qu'il n'a pu lui refuser cette dernière & légère faveur ; qu'il lui a été impossible d'en prévoir les suites, ni qu'il se verroit obligé de les laisser seules ensemble ; que c'est sa propre faute, de s'être si fort effrayée ; qu'au bout du compte, elle n'a pris qu'un évanouissement, & qu'elle y est sujette.... Betty répond que ce dernier évanouissement a été beaucoup plus fort que de coutume, que Marwood elle-même semble en avoir été touchée, & qu'elle n'a pas voulu quitter la

chambre , avant que Sara n'ait r'ouvert les yetux , & avalé le remede. . . . Sara demande si l'on n'a pas été chercher Mellefont , & elle sent , de temps à autre , des points , & des mouvements convulsifs , qui effraient beaucoup Betty.

S C E N E II.

Norton , Sara , Betty.

Norton dit que Mellefont va arriver dans l'instant ; qu'un inconnu l'a attiré jusqu'aux portes de la ville , en lui faisant accroire qu'un Seigneur de ses amis l'y attendoit pour lui parler d'affaires importantes ; mais , qu'après plusieurs détours , l'imposteur étoit disparu ; que Mellefont en étoit outré , sur-tout ayant su de sa bouche tout ce qui s'est passé pendant son absence. Sara continue à disculper Mellefont , d'une maniere ingénieuse & délicate. Enfin , Mellefont paroît , & Norton lui dit : Vous n'avez qu'à entrer , Monsieur , l'amour vous a déjà excusé.

S C E N E III.

Mellefont , Norton , Sara , Betty.

Sara reçoit Mellefont avec beaucoup de tendresse ; & sans lui faire le moindre reproche , elle lui demande s'il ne lui est pas arrivé aussi quelque fâcheux accident. Mellefont répond : Ah , Marwood ! il restoit encore cette trahison ! Ce scélérat , qui , d'un air mystérieux , m'a conduit d'une rue & d'un recqin à l'autre , n'étoit autre que son Emissaire. Cet artifice , inventé pour m'éloigner de vous , étoit trop grossier pour que je m'en défiasse. Mais elle n'aura pas été perfide impunément. Vite , Norton , cours à son logement ; arrête-la , & ne la quitte pas des yeux jusqu'à ce que je te suive.

Sara.

Mais à quoi bon, Mellefont ? Je vous demande grace pour Marwood.

Mellefont.

Obéis !
Norton fort.

SCENE IV.

Sara, Mellefont, Betty.

Sara.

Accordez donc une libre retraite à un ennemi affoibli, après qu'il a hasardé le dernier assaut. Sans Marwood, j'ignorerois bien des choses....

Mellefont.

Bien des choses ? Et quoi, par exemple ?

Sara.

Ce que vous ne m'auriez jamais dit vous-même... Vous vous troublez ? Eh bien, je l'oublierai, puisque vous ne voulez pas que je le sache.

Mellefont.

J'espère que vous ne croirez rien qui puisse m'être défavantageux, & qui n'a d'autre fondement, que la jalousie d'une femme irritée, qui se répand en calomnies.

Sara.

Nous parlerons une autre fois de cela... Mais pourquoi ne commencez-vous point par me parler du danger qu'ont couru vos précieux jours. C'eût été moi, Mellefont, qui aurois affilé le fer que Marwood vouloit plonger dans votre sein.

Mellefont.

Ce danger n'étoit pas si grand. Une aveugle fureur animoit Marwood, & moi, j'étois de sang froid. Son attaque ne pouvoit donc qu'échouer.... Pourvu qu'une autre, qu'elle a fait sur le cœur de Mademoiselle Sara, pour lui ôter la bonne opinion qu'elle a de son Mellefont, ne lui ait pas mieux réussi. Peu s'en faut que je ne le craigne... Non, ma chere Sara, ne me cachez plus ce que vous vouliez savoir de moi.

Sara.

Eh bien.... Si j'avois encore eu le moindre doute de votre amour, la furieuse Marwood m'en auroit guérie. Elle fait sûrement que c'est moi qui lui ai ravi le bien le plus précieux; car une perte incertaine l'auroit fait agir avec plus de réflexion.

Mellefont.

En ce cas, je serai presque obligé d'attacher quelque prix à sa jalousie sanguinaire, à son emportement audacieux, à sa ruse perfide... Mais, Mademoiselle, vous voulez encore m'échapper, & me faire mystère....

Sara.

Non, je veux tout vous découvrir, & je viens de faire les premiers pas pour cela. Il est donc indubitable que Mellefont m'aime. Mais j'ai découvert qu'il manque à son amour une certaine confiance, qui me feroit tout aussi flatteuse que la tendresse même. En un mot, mon cher Mellefont, Marwood parloit d'un certain gage, & Norton, ce babillard.... Ne lui en faites pas un crime au moins.... Norton me nomma un nom, qui doit exciter dans votre cœur une autre tendresse que celle que vous sentez pour moi.

Mellefont.

Ciel, est-il possible? L'impudente a-t-elle avoué sa
propre

propre honte?... Hélas, Sara! ayez pitié de ma confusion.... Sachant tout, pourquoi le voulez-vous savoir de ma bouche? Elle ne paroîtra jamais à vos yeux, cette petite infortunée, à laquelle on ne peut rien reprocher que sa mere.

Sara.

Vous l'aimez cependant?

Mellefont.

Hélas! trop pour ne pas en convenir.

Sara.

Que je vous aime, Mellefont, pour l'amour même de cette tendresse! Vous m'auriez offensée sensiblement, si vous eussiez renié cette sympathie du sang, par des scrupules désavantageux pour moi. Déjà vous me fâchez par la menace de ne pas vouloir la montrer à mes yeux. Au contraire, Mellefont, j'exige qu'au nombre des promesses solennelles que vous me ferez à la face du Ciel, vous mettiez celle de ne jamais renvoyer Arabelle loin de nous. Entre les mains de sa mere, elle courroit risque de devenir indigne de son pere. Laissez-moi prendre la place de Marwood. Ne me privez pas du bonheur de me former une amie, qui vous doit sa vie; un Mellefont de mon sexe. O jours heureux, dans lesquels mon pere, vous & Arabelle occuperont à l'envi mon respect filial, ma tendresse attentive & mon amitié officieuse!... Sara sent des douleurs aiguës, qui lui font mettre la main devant le visage. Mellefont en est extraordinairement alarmé. Il veut qu'on appelle du secours, & dit: Betty qu'est-il arrivé?... Ce ne sont pas là des simples suites d'un évanouissement.

SCENE V.

Mellefont, Sara, Betty, Norton.

Norton arrive, & dit que Marwood s'est sauvée,

Z

qu'à peine rentrée dans son appartement, elle s'est jetée dans son carrosse avec Arabelle & sa Femme de chambre, & qu'elle a fait courir les chevaux à bride abattue, n'ayant laissé que ce billet cacheté sur la table.... Mellefont prend le billet des mains de Norton, & le lit tout bas. Sara, qui s'y étoit opposée dans la crainte que cette lecture affecteroit trop Mellefont, dit : Betty, donnez-moi mon sel, j'en aurai besoin. Je crains une nouvelle frayeur.... Vois-tu quelle impression ce funeste billet fait sur lui.... Mellefont !... Vos sens s'égarent.... Mellefont ! Dieu ! il reste sans mouvement !... Betty, présente-lui ce sel, il en a plus besoin que moi !

Mellefont en repoussant Betty.

Malheureuse, n'approche point !... Tes remèdes sont des poisons....

Sara.

Vous la méconnoissez ; rappelez vos sens !

Betty.

Prenez donc, je suis Betty.

Mellefont.

Souhaite, misérable, de ne pas l'être.... Fuis, cours, évite, au défaut d'une victime plus coupable, de te voir immolée à ma fureur.

Sara.

Quels discours !... Mellefont, mon cher Mellefont !

Mellefont.

C'est pour la dernière fois que le mot de *mon cher Mellefont* sortira de cette bouche divine. Je ne l'entendrai plus jamais !... (*Il se jette à genoux*) Souffrez, Sara, qu'à vos pieds !... Mais que veux-je découvrir

à ses pieds ?... (*Il se relève avec précipitation.*) Moi, je vous découvrirais ?... Oui, Mademoiselle, je vous découvrirai que je serai pour vous un objet de haine, que vous devez me haïr... Non, vous n'en ferez pas le contenu ; non, ce ne sera pas de moi que vous le ferez !... Mais vous l'apprendrez, ... vous ferez !... Grand Dieu, pourquoi reste-je ici collé, oisif ! Cours, Norton ; vole, rassemble tous les Médecins ! Betty, va-t-en chercher du secours ! Que ce secours soit aussi prompt que ton erreur !... Mais non, demeure ici ! J'y cours moi-même.

Sara.

Où donc, Mellefont ? Quel secours ? De quelle erreur parlez-vous ?

Mellefont.

D'un secours divin, ou d'une vengeance inhumaine.... Vous êtes perdue, ma chère Sara ! & moi aussi, je suis perdu !

Il s'enfuit.

SCÈNE VI.

Sara, Norton, Betty.

Scène courte & épisodique. Sara est dans des inquiétudes cruelles, sur ce qui vient de se passer. Betty ne l'est pas moins. Norton dit qu'il voit paroître le vieux Domestique du Chevalier Sampson.

SCÈNE VII.

Waitwell, Sara, Betty, Norton.

Sara dit : Tu viens sans doute reprendre la réponse, mon pauvre Waitwell. Elle est achevée, à quelques

lignes près.... Mais tu paroïs consterné. Sans doute ; on t'a dit que je suis malade.

Waitwell.

Et quelque chose de plus !

Sara.

Est-ce donc dangereusement ?... Je le crois plutôt par la violente angoisse de Mellefont, que par ce que je sens moi-même... Elle conseille à Waitwell d'attendre jusqu'au lendemain pour rapporter sa réponse, qu'elle espère de pouvoir finir vers ce temps. Elle continue de faire une description fort naturelle & touchante des maux qu'elle sent, & de la foiblesse mortelle où elle se trouve, & fait des reproches à Betty de la douleur excessive que celle-ci fait éclater.... Betty répond : Ah, Mademoiselle ! permettez-moi de m'éloigner de vos yeux.

Sara.

Je te le permets. Je fais bien que ce n'est pas l'affaire de tout le monde d'être autour des mourants. Waitwell restera avec moi. Et toi, Norton, tu me feras plaisir d'aller chercher ton Maître. Tâche de le trouver ; je languis de le voir.... Norton & Betty sortent. Cette dernière dit en partant : hélas, Norton, je pris le remède des mains de Marwood !...

S C E N E VIII.

Waitwell, Sara.

Sara.

Waitwell, si tu veux bien rester avec moi, ne me montre pas un visage qui exprime tant de douleur. Mais tu demeures interdit !... Elle le conjure de rom-

pre son silence, de lui parler de son pere, de la rassurer sur le retour de sa tendresse pour elle, de lui dire que son pere est réconcilié, & qu'il lui a pardonné; qu'elle espere alors d'obtenir la miséricorde du Ciel; qu'elle n'aura plus à craindre, en quittant le monde, d'être chargée de la haine d'un pere, qui agit contre les mouvements de la nature, lorsqu'il est même forcé de haïr son enfant; enfin elle le prie de protester à ce pere si bon, qu'elle est morte dans les sentiments les plus vifs de repentir, de gratitude, & d'amour pour lui; que son cœur est rempli de ses bienfaits, & qu'elle ne souhaiteroit que de pouvoir rendre les derniers soupirs à ses pieds....

Waitwell la prépare tout doucement à l'arrivée de son pere.

SCENE IX.

Le Chevalier Sampson, Sara, Waitwell.

Sampson.

Tu restes trop long-temps, Waitwell. Il faut que je la voie.

Sara.

Quelle voix!

Sampson.

Ah, ma fille!

Sara.

Ah, mon pere!... Aidez-moi à me lever, Waitwell, afin que je puisse me jeter à ses pieds. (*Elle fait des efforts pour se lever, mais n'en a pas la force, & retombe dans le fauteuil.*) Est-ce bien lui?... Donnez-moi votre bénédiction, qui que vous soyez, ou un Messager du Très-Haut sous les traits de mon pere, ou mon pere lui-même!

Sampson.

Que Dieu te bénisse, ma fille !... Demeurez tranquille !... Une autre fois, quand tu auras plus de forces, je te permettrai d'embrasser mes genoux tremblants.

Sara.

Où maintenant, ou jamais, mon pere. Bientôt je ne ferai plus. Trop heureuse si je puis gagner encore quelques instants pour découvrir les sentiments de mon cœur.... Ma faute, votre généreux pardon....

Sampson.

Ne te fais pas un reproche d'une foiblesse, ni à moi un mérite d'un devoir. En me rappelant mon pardon, tu me fais souvenir aussi que je l'ai trop long-temps différé. Pourquoi te mettais-je dans la nécessité de me fuir ? Et pourquoi encore aujourd'hui, après t'avoir pardonnée, voulois-je attendre ta réponse ? Quelque mécontentement secret se seroit-il caché dans les replis de mon cœur ? Ai-je voulu être persuadé de la continuation de ton amour avant de te rendre le mien ? Un pere doit-il agir d'une façon si intéressée ? Condamne-moi, ma chere Sara, condamne-moi ! J'ai plus eu en vue ma propre joie que la tienne... Dieu ! si cette joie m'étoit ravie !... Mais non, tu vivras, mon enfant, tu vivras encore long-temps ! Défais-toi de tous les noirs pressentiments. Mellefont a fait le danger plus grand qu'il n'est. Il a mis toute la maison en rumeur ; il court chercher des Médecins, qu'il ne trouvera pas dans ce chétif endroit. J'ai vu sa douleur & son angoisse, sans qu'il m'ait apperçu. Je sais maintenant qu'il t'aime sincèrement, & je ne balance plus à t'unir à lui. Je veux l'embrasser ici, & mettre ta main dans la sienne. Ce que je n'aurois fait autrefois que par contrainte, je le fais aujourd'hui avec plaisir, voyant combien tu lui es chere.... Mais je vois que tes forces

s'épuisent d'un moment à l'autre. Que faire, grand Dieu ! Mes biens, ma vie peuvent-ils te sauver, ma fille ? Dis donc, Waitwell ! Cours donc !

Sara.

O le meilleur de tous les pères ! Ce secours, quel que précieux qu'il puisse être, seroit encore en vain.

SCENE X.

Mellefont, Sara, le Chevalier Sampson, Waitwell.

Mellefont.

Je risque de remettre encore le pied dans cet appartement. Vit-elle encore ?

Sara.

Approchez, Mellefont.

Mellefont.

Verrai-je encore, ma chere Sara ? Non, je reviens sans secours & sans espoir. Le désespoir seul me ramene. Mais, qui vois-je ? Est-ce vous, Chevalier ? pere infortuné ! A quelle affreuse Scene êtes-vous venu assister ? Hélas ! vous arrivez trop tard pour sauver votre fille.... mais non pas pour vous voir vengé.

Sampson.

Ne vous rappelez pas en ce moment, que nous avons été ennemis. Nous cesserons de l'être & ne le serons jamais plus. Songez seulement à me conserver une fille, en vous conservant une épouse.

Mellefont.

C'est là l'ouvrage du Ciel.... Mademoiselle, je vous ai déjà causé tant de malheurs, que je n'hésite point.

de vous annoncer le dernier. Hélas ! vous mourrez, mais vous ignorez par quelle main.

Sara.

Je ne veux pas le savoir. C'en est trop déjà pour moi de le soupçonner.

Mellefont.

Il faut que vous le sachiez. Vos soupçons pourroient tomber sur un innocent. Voici ce qu'écrit Marwood : (*il lit.*) » Lorsque vous lirez ce billet, Mellefont, » votre infidélité sera déjà punie dans celle qui en » est la cause. Je m'étois fait connoître à Sara, & la » frayeur la fit évanouir. Betty employa tous ses soins » pour la faire revenir. Je m'aperçus qu'elle cher- » choit des cordiaux, & j'eus l'heureuse adresse d'y » substituer des poisons. Je feignis d'être touchée & » officieuse ; je préparois moi-même le breuvage ; je » le lui vis prendre, & je sortis triomphante. La ven- » geance & la rage m'ont fait commettre un assas- » sinat ; mais je ne veux pas être une meurtrière or- » dinaire, qui rougit de son action. Je m'approche » de Douvres. Vous pouvez m'y poursuivre, & faire » servir ma main contre moi. Si je sors du port sans » être poursuivie, j'y laisserai Arabelle sans lui faire » le moindre mal ; mais jusques-là, je la considère » comme un otage, Marwood.... » Mademoiselle, vous savez maintenant tout ; & vous, Monsieur, gardez ce papier ; il nous est nécessaire pour faire punir la meurtrière....

Le Chevalier Sampson demeure immobile. Sara prend le billet, & rappelle toutes ses forces pour le déchirer, disant que Marwood n'échappera pas à la vengeance céleste, mais qu'elle ne voudroit pas, que son pere en fût l'instrument.... Elle finit ainsi : Je vous aime encore, Mellefont ; & si vous aimer est un crime, je meurs bien coupable. Mais, mon cher pere,

pourrois-je espérer en mourant, que vous ne refusiez pas d'adopter un fils, au-lieu d'une fille que vous perdez ? Mais que dis-je ? vous aurez aussi avec lui une fille, si vous daignez reconnoître Arabelle pour telle. Hâtez-vous, Mellefont, de la rechercher, & que la mere se sauve.... L'amour de mon pere est un bien dont je puis disposer. Je le legue à Arabelle, Parlez quelquefois à cet enfant d'une amie, dont l'exemple pourra l'instruire à se mettre en garde contre les pieges de l'amour.... Mon pere, donnez-moi votre derniere bénédiction... Waitwell, console ton maître...

Sampson exprime en peu de mots l'excès de sa profonde douleur, & finit par dire : Invoque le Ciel, ma chere fille, de ta bouche mourante, à laquelle il ne peut rien refuser, que ce jour soit aussi le dernier de ma vie.

Sara.

Non,.... la vertu éprouvée doit servir d'exemple au monde ; mais le Ciel arrache quelquefois, du milieu de sa carrière, une vertu foible, qui pourroit succomber à trop d'épreuves.... Mon œil se trouble.... Voici le dernier soupir.... L'instant est arrivé.... Mellefont !... Mon pere !...

Mellefont.

Elle meurt, Grand Dieu !...

Il se jette à ses pieds, & veut encore baiser sa main : mais le moment d'après il se leve, & exprime des sentiments dictés par le plus affreux désespoir. Il s'attribue à lui-même tous les malheurs qui viennent d'arriver, & dit enfin au Chevalier : Monsieur, votre bonté, votre indulgence m'impatiente. Faites-moi entendre que vous êtes pere.

Sampson.

Oui, je le suis ; & je le suis trop, pour ne pas respecter la derniere volonté de ma fille. Venez m'embrasser, mon fils, vous qui me coûtez si cher.

Mellefont.

Non, Monsieur. La divine Sara a plus exigé que l'humanité ne peut accorder. Vous ne sauriez être mon pere.

Il tire un poignard de son sein.

Voyez ce poignard que Marwood vouloit tantôt tourner sur moi. Pour mon malheur je la désarmai. Si j'étois tombé, comme la victime coupable de sa jalouse rage, Sara vivroit encore. Vous auriez encore votre fille, & vous la posséderiez sans Mellefont. Je ne suis plus le maître de changer des événements déjà arrivés, mais il dépend de moi de m'en punir.

Il se frappe, & tombant aux pieds de Sara, il dit en mourant :

Je sens que je n'ai pas manqué mon coup. Si vous voulez maintenant m'appeller votre fils, & me ferrer la main en cette qualité, je mourrai content.

Sampson l'embrasse.

Sara en expirant vous a parlé d'Arabelle. J'implorerois, ainsi qu'elle, votre protection pour cette infortunée.... mais elle est fille de Marwood & de Mellefont.... Mais quels mouvements inconnus me faisoient?... Créateur!.... J'implore ta miséricorde!...

Sampson.

Hélas! il expire! il étoit plus infortuné que coupable.... Eloignons-nous, Waitwell, d'un spectacle qui fait frémir la nature. Un même tombeau les enfermera tous deux. Viens, faisons-en promptement les apprêts & songeons à Arabelle; c'est un don que m'a laissé ma fille en mourant.

La toile tombe.

Fin du cinquieme & dernier Acte.